LES DEUX FIGARO,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN PROSE.

Par le Citoyen Richaud, MARTELLY,

Représentée pour la premiere fois sur le théâtre de la République, l'an troisieme.



A PARIS,

Se vend au théâtre de la République.

L'AN SIXIEME.

PERSONNAGES.

LE COMTE ALMAVIVA.

LA COMTESSE.

INEZ, *sa fille.*

CHÉRUBIN, *sous le nom de Figaro.*

FIGARO.

SUZANE.

TORRIBIO. *sous le nom de D. Alvar.*

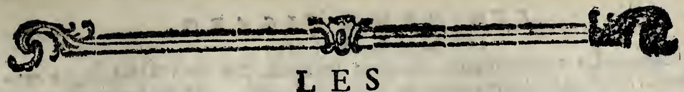
PLAGIOS, *auteur dramatique.*

PÉDRO, *auteur comique.*

UN NOTAIRE.

UN DOMESTIQUE.

La Scene se passe au Château du Comte Almaviva.



LES DEUX FIGARO, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FIGARO.

Il y a trois ans, oui, ma foi, trois ans que je suis séparé de ma femme! ce n'est qu'un jour; j'ai été dix ans avec elle : c'est un siecle. Si j'avois souffert que le comte eût gardé la sienne, je ne l'aurois peut-être pas gouverné si aisément. Il m'est nécessaire à présent qu'elle revienne, et nous amene sa fille; hé bien! avec un mot, je la fais revenir. C'est un fort aimable seigneur, que ce seigneur-là; je le mene comme un enfant. Trompé toute sa vie... C'est sa destinée, il ne pouvoit l'échapper. Je veux couronner mon ouvrage. D. Alvar, homme de qualité, autrefois Torribio, mon camarade et mon ami, se présente, est amoureux de mademoiselle Inez, il n'a pas le sou, elle est riche; il a une mauvaise réputation, mais on l'ignore ici; il est jeune encore, il a de la naissance, elle ne se mésalliera point. Il aura une jolie femme, tant pis pour lui : il s'arrachera une bonne dot, dont il me fera part, tant mieux pour moi. Ce mariage me convient, il faut que Monsieur le Comte le veuille, il est a moitié gagné, il le sera tout-à-fait; je l'ai résolu. Il est si bon, si bon, qu'il en est comme on dit... je m'entends. Dés l'instant qu'il s'est montré dans le monde, il y a paru tel : un peu moins dans le commencement; mais à l'époque de mon mariage, quand il vouloit me souffler ma femme, il a déployé une mal-adresse, un génie si fécond en sottises, qu'il m'a rendu honteux de le berner si aisément. Mettons à profit cet heureux caractere; je l'ai forcé à commencer ma fortune, je le forcerai à l'achever.

SCENE II.

FIGARO, D. ALVAR.

FIGARO.

Quand vous auriez mis un peu moins de temps à votre toilette, il n'y auroit pas eu grand mal. Heureusement Monsieur le Comte ne sera visible que dans quelques momens, et vous serez encore le premier introduit; mais il faut quelquefois savoir déranger le monde, pour paraître plus empressé. Comment, depuis près d'un mois que vous êtes ici, n'avez-vous pas deviné que cela peut lui déplaire.

D. ALVAR.

Allons, calme-toi, me voilà; il ne t'a pas parlé de rien?

FIGARO.

Non, pas encore; je vois qu'il vous étudie, il cherche à vous bien connaître; et moi, j'attends le moment où il me parlera de vous. Si je lui en parlais le premier, il prendrait des soupçons. Diantre! c'est un homme prudent; après trente jours de réflexions, il fait une sottise, le trente et unieme, avec une intrépidité, une assurance.

D. ALVAR.

Figaro!

FIGARO.

Hé! qu'importe que je vous dise vrai, pourvu que je mente avec lui. Il est déjà dans d'heureuses dispositions pour vous. J'en juge par les amitiés qu'il vous fait. Je vous servirai de toutes mes forces, et il en faut moins de la moitié pour réduire le cher Comte.

D. ALVAR.

J'attends tout de ton zele, et tu peux tout attendre de ma générosité.

FIGARO.

Comme les circonstances changent le style. Le Don Alvar de ce moment, disait jadis à son camarade Figaro : écoute, Figaro, nous ne valons pas mieux l'un que l'autre ; mais Torribio, moins adroit et moins leste que toi, attend tout de ta générosité.

D. ALVAR.

Je ne vois pas la nécessité de me rappeler me vie passée ; D. Alvar doit oublier les sottises de Torribio.

FIGARO.

Il y a furieusement de ce dernier dans le projet que nous formons.

D. ALVAR.

Hé bien ! encore ce traît de nos anciennes habitudes ; la fortune et l'amour m'y forcent ; tes conseils m'encouragent, mais après le succès, qu'il n'en soit plus question.

FIGARO.

Oui, soyons honnêtes-gens, quand nous n'aurons plus besoin d'être fripons. J'aime cette morale, je te l'ai prêchée plus d'une fois, et, en vérité, j'ai toujours regardé comme une discipline qui pouvoit me faire honneur.

D. ALVAR.

Dans le nombre des choses que je suis forcé de te pardonner...

FIGARO.

Avec de la mémoire, pardonner me paraît drôle.

D. ALVAR.

Oui, pardonner.

FIGARO.

Hé bien !

D. ALVAR.

Défais-toi sur tout de cette ancienne familiarité. Tu pourrais, conservant cette habitude, t'échapper devant le Comte, et l'homme que Figaro tutoye n'est pas avantageusement recommandé.

FIGARO.

Tu fermes... vous fermez ma bouche en me donnant cette crainte. Respectons D. Alvar, son nom du moins, pour que le mariage se fasse : mon intérêt s'y trouve. Mais permettez, Seigneur, que je parle un moment à mon ancien camarade : je t'ai élevé, Torribio ; je t'ai jugé digne de mes soins : nous nous sommes vus dans les champs de l'honneur. Ne serais-tu pas, par hasard, encore plus fripon que moi ? Ce nom de D. Alvar qui t'est tombé comme des nues, cette métamorphose, tout cela n'est peut-être qu'un coup de génie. Tromper Monsieur le Comte, épouser sa fille, c'est fort bien ; mais tromper Figaro, en le faisant servir à tes projets... je te le pardonnerai en faveur de l'invention.

D. ALVAR.

Non, Figaro, non, Torribio n'est plus, c'est bien D. Alvar qui te parle. Mon pere ayant perdu, dissipé sa fortune, quitta sa patrie après la mort de sa femme. Je suis le fruit de ce mariage, bon ; bien bon, mais secret. J'avais trois ans quand mon pere partit. Il me laissa chez de pauvres et honnêtes gens, que je quittai à l'âge de douze ans, ignorant encore qui j'étois. Il y a six mois que, passant près du village qu'ils habitoient, je fus curieux de les revoir. Mon pere, à l'article de la mort, leur avait adressé tous les titres qui constataient ma naissance et mon rang ; je les ai reçus, j'ai donné quelques larmes à la mémoire de mon pere. Je suis parti muni de mes titres, et, dans ma route, passant près du château de la comtesse Almaviva, un accident m'y fit descendre ; j'y vis sa fille ; et tu sais le reste.

FIGARO.

Je vous la donne, voilà qui va bien, les lettres, les paperasses nous serviront auprès du Comte. Mais, point de fortune, voilà le diable.

D. ALVAR.

Figaro pourroit craindre !

FIGARO.

Craindre ! Figaro timide ! qu'ai-je donc dit là ? point de fortune ! Pauvre à présent, oui ; mais riche avant la fin du jour. Hé bien ! n'est-ce pas toujours le même D. Alvar ? Seigneur je respecte le matin qui doit m'enrichir le soir.

D. ALVAR.

Crois-tu que je puisse, dans ce moment, me présenter chez le Comte ?

FIGARO.

Sans-doute : et sans se faire annoncer. Je vous l'ai dit, l'empressement fait excuser l'impolitesse. D'ailleurs j'ai besoin d'être seul. C'est ici que je reçois mes visites. Des auteurs que je protege, sont venus s'établir tout près de ce château. Je leur donne audience aujourd'hui pour la premiere *fois* : et voici l'heure, pardon Monseigneur, si je ne vous conduis pas, vous permettez que je reste.

D. ALVAR.

Toujours le même ! toujours insolent !

SCENE III.

FIGARO, *seul.*

FORTUNE, dont la main couronne... Ce coquin de Torribio ! le voilà homme de qualité et sur le point de faire un bon mariage. Tant il est vrai qu'il ne faut jamais désespérer du sort. Mais il nous a traités bien inégalement. Torribio, Figaro son ami, camarades, libertins, joueurs... tout ce qu'on voudra. Ils ne savent de qui ils sont nés ; un beau jour me voilà fils d'un médecin, et j'ai trente ans quand ma mere se marie : un autre beau jour, le voilà fils d'un seigneur ruiné, et il vient s'enrichir à l'ombre de ses titres... à la bonne heure, pourvu que j'y trouve mon compte. On entre.

SCENE IV.

PEDRO, FIGARO, LOPÈS-PLAGIOS.

PEDRO, *à Figaro.*

VOUS que le ciel a doué d'un génie si rare...

LOPÈS-PLAGIOS, *à Figaro.*

Vous qui fûtes en tout temps si digne de votre renommée...

PEDRO.

Mortel fécond en intrigues...

PLAGIOS.

Esprit inventif, prodige de...

PEDRO.

Inépuisable source de traits saillans...

PLAGIOS.

Homme envié, admiré par tout...

PEDRO.

Soyez l'appui de mon foible talent...

PLAGIOS.

Aidez un auteur timide.

PEDRO.

Je veux faire une comédie.

PLAGIOS.

Je fais un drame.

PEDRO.

Il me manque le sujet, le plan et le dialogue.

PLAGIOS.

J'ai besoin d'un coup de théâtre.

PEDRO.

J'ai recours à vous.

PLAGIOS.

Mon succès dépend de vous.

FIGARO, *à Plagios.*

Il vous faut un coup de théâtre ? choquez la vraisemblance, je réponds

du succès. (*à Pédro.*) A vous, un sujet de comédie, l'arrangement des scenes et le dialogue ? Soyez hardi, armez-vous d'épigrammes, votre piece aura cent représentations. Mettons-nous à l'ouvrage. (*ils vont chercher des fauteuils.*) Mettez-vous là, vous là, vous là, moi au milieu : bon. Lopès-Plagios, quel espece de coup de théâtre voulez-vous.

PLAGIOS.

Voilà le sujet de mon drame. Un jeune homme, né dans la classe obscure...

FIGARO.

Des honnêtes gens ?

PLAGIOS.

C'est ce que mon héros ne sait pas, et dont il se soucie peu. Né dans la classe obscure de ceux que le sort condamne à servir les autres, se trouve...

FIGARO.

Un moment, je n'ai pas besoin de connoître à fond le sujet.

PLAGIOS.

Mais encore faut-il savoir...

FIGARO.

Hé! qu'importe que le coup de théâtre tienne au sujet, naisse du sujet, pourvu que ce soit un bel et bon coup de théâtre, bien étourdissant ?

PLAGIOS.

Ah ! pardon, je croyois...

FIGARO.

Vous croyez mal. Vous faut-il une reconnoissance, une fête troublée, un embrâsement ?

PLAGIOS.

Puisque la connoissance du sujet n'y fait rien, choisissez vous-même, je m'en rapporte à vous.

FIGARO.

Hé bien ! plaçons-y une reconnoissance, l'effet est sûr ; j'en ai la preuve.

PLAGIOS.

Croyez-vous qu'il soit nécessaire de savoir entre quels personnages nous la ferons ?

FIGARO.

C'est tout ce qu'il faut ; y a-t-il quelques freres, quelques sœurs ? y a-t-il une famille dans ce drame ?

PLAGIOS.

Le jeune homme est fils unique et orphelin.

FIGARO.

Superbe ! il faut faire revivre pere et mere.

PLAGIOS.

Il étoit au berceau quand ils moururent.

FIGARO.

Quand on les croit morts, vous les amenerez là ; ils reconnoîtront leurs fils dans le moment le plus critique.

PLAGIOS.

Ils le reconnoîtront... Mais si dès le berceau ils l'ont perdu de vue ?

FIGARO.

Un hiérogliphe au bras droit,

PLAGIOS.

Mais cela ressemble...

FIGARO.

Aimeriez-vous mieux un coup de théâtre qui ne ressemblât à rien ? je vous le garantis d'un grand effet.

PLAGIOS.

Cependant...

FIGARO.

Auteur timide ! en voulez-vous un second ? Coup sur coup ? Autre hiérogliphe au bras gauche. Deux peres pour un, et tous deux présents. Embarras de situation.

PLAGIOS.

Pour la mere ?

FIGARO.

Bien vu : il faut la placer là.

PLAGIOS.

Mais comment débrouiller...

FIGARO.

La mere se chargera de ce soin. Je vois cela d'ici. Travaillez, travaillez, l'idée est bonne. A vous, seigneur Pédro.

PEDRO.

Je veux faire une comédie, et je n'ai encore trouvé que l'envie d'y travailler.

FIGARO.

Piece de caractere ?

PEDRO.

Comme vous voudrez.

FIGARO.

Piece d'intrigues ?

PEDRO.

Cela m'est égal.

FIGARO.

Indifférent sur le choix. En ce cas, de l'intrigue seulement bien embrouillée, conduite avec peine ; un dénouement forcé, imprévu : c'est ce qu'il faut.

PEDRO.

Cependant, seigneur Figaro, sauf meilleur avis, un caractere bien clair, bien développé, placé dans des circonstances qui le font respecter ; une intrigue sage, un dénouement heureux et naturel, un dialogue pressé, varié selon les personnages, analogue à la situation ; les scenes liées si bien l'une à l'autre, que toutes soient indispensables ; voilà, je crois, ce qui constitue la bonne comédie, la seule vraiment bonne.

FIGARO.

Quel âge avez-vous, seigneur Pédro ?

PEDRO.

Je sais Moliere par cœur.

FIGARO.

Fréquentez-vous nos spectacles ?

PEDRO.

Je suis les pieces des meilleurs auteurs.

FIGARO.

Ces deux réponses ne sont pas des plus justes : je vois que vous tenez à de vieux préjugés. Voulez-vous réussir ?

PEDRO.

C'est pour cela que je vous consulte

FIGARO.

Laissez-vous donc conduire. Mettez Moliere de côté, et livrez-vous au nouveau genre.

PEDRO.

Vous me conseillez donc...

FIGARO.

De l'intrigue, de l'intrigue. Attendez, j'y suis... l'idée me plaît. Un grand seigneur (beaucoup de fortune, un grand nom et peu de génie) est séparé de sa femme et de sa fille. La demoiselle a quinze ans : un serviteur intriguant, homme d'esprit, adroit, alerte, gouverne le pere, et forme le projet de marier sa fille à un de ses anciens camarades, qui, je ne sait pas comment, se trouve homme de qualité. Il conduit cette intrigue par l'espoir d'une bonne part à la dot. Le pere est un bon humain : c'est un mouton. Par le conseil de son serviteur, il rappelle sa femme et sa fille ; toutes deux faibles, se soumettent à ses ordres : il n'est entêté qu'avec elle. Le mariage se fait ; la dot est comptée et partagée. La

jeune dame sera-t-elle heureuse ? C'est ce qui nous importe peu de savoir : la toile est déjà baissée.

PEDRO.

Et point d'obstacles ? nul incident qui vienne à la traverse ? rien qui donne du mouvement, de la chaleur à cette intrigue ?

FIGARO.

Je ne peux pas tout vous dire en un jour ; s'il me vient quelqu'idée nouvelle, je vous en ferai part. Mais, sans le vouloir, vous êtes servi à souhait. Vous desiriez des caracteres, en voilà ; mere et fille timides, pere imbécile et entêté, amant escroc, domestique adroit. Que vous faut-il de plus ? Retenez bien cela, voilà votre sujet. Revenez me montrer l'arrangement de vos scenes, et nous travaillerons de concert au dialogue. Avec quelques proverbes, des calembourgs, des jeux de mots, beaucoup de sarcasmes, nous irons au grand. Hé ! si vos personnages s'avisent d'avoir le sens commun, vous n'obtiendrez pas un coup de main.

PEDRO.

Vous m'étonnez de plus en plus. Ah ! que vous méritez bien la haute réputation dont vous jouissez. Je vais me mettre à l'ouvrage, et je reviendrai demander vos avis.

FIGARO.

Adieu, messieurs.

PLAGIOS.

Deux peres et deux hiérogliphes.

FIGARO.

Et mille bravo : adieu, messieurs.

SCENE V.

FIGARO, *seul.*

PARBLEU, l'idée est singuliere. Je ne serai pas embarrassé pour dialoguer cet ouvrage. J'ai mes acteurs tous prêts. Je n'aurai qu'à retenir et copier. Ils ne s'en doutent pas. Quel jour de plaisir ! Voici deux de mes personnages.

SCENE VI.

FIGARO, LE COMTE, D. ALVAR.

LE COMTE.

VOTRE inquiétude me plaît, seigneur D. Alvar ; mais je vous le répete avec plaisir, vous me covenez infiniment, et je suis très-disposé à vous accorder ma fille ; votre naissance, vos sentiments, votre façon de penser me parlent en votre faveur. J'ai écrit à la comtesse de revenir avec Inez ; néanmoins, pour donner plus de prix à notre alliance, vous permettrez que je prenne tous les éclaircissemens qui me sont nécessaires.

FIGARO, *à part.*

Des éclaircissemens ; c'est de moi qu'il les recevra.

LE COMTE.

Je suis assuré d'avance que cette précaution d'un pere ne peut vous désobliger, puisqu'elle me fortifiera dans la haute opinion que j'ai déjà conçue de vous.

D. ALVAR.

Je ne puis qu'approuver votre intention : elle est louable. En si peu de temps, je n'ai pu inspirer une confiance entiere... A votre place, j'agirais de même.

LE COMTE, *appercevant Figaro.*

Ah ! te voilà, Figaro ?

FIGARO.

Ces messieurs sont peut-être en affaire ? Je me retire.

LE COMTE.

Oui... Ah ! écoute Figaro ? (*bas.*) Reviens, j'ai à te parler ?

FIGARO, *bas au Comte.*

Je suis à vous dans la minute.

D. ALVAR.

D. ALVAR.

Bonjour, Figaro. (*bas à Figaro.*) Reviens j'ai besoin de ton appui.

FIGARO, *bas à D. Alvar.*

Soyez tranquille ; de la prudence, et nous le tenons.

SCENE VII.

LE COMTE, D. ALVAR.

D. ALVAR.

C'EST un serviteur fidele, que ce Figaro, et qui paraît vous être bien attaché.

LE COMTE.

Il le doit ; j'ai assez fait pour lui. Il me servait de valet de chambre dans ma solitude.

D. ALVAR.

Je le connaissais de réputation. Il a fait du bruit dans le monde.

LE COMTE.

Tant pis. Si l'on a beaucoup parlé de lui, ce ne peut être que d'après les tours qu'il m'a joués ; et c'est tout juste à mes dépens qu'il a de la renommée.

D. ALVAR, *à part.*

Imprudent, j'ai dit une sottise. (*Au Comte.*) Ce qu'on vante le plus en lui, c'est son attachement pour son maître. Mais parlons d'autres choses. Je reviens à ce que nous disions, et je vous conjure moi-même de ne négliger rien de ce qui pourra vous convaincre que le bonheur de votre aimable fille est assuré si elle peut dépendre de moi.

LE COMTE.

Je vous crois, Don Alvar ; le nom que vous portez vous engage à en soutenir l'honneur ; et ce nom seul est une grande recommandation : ces titres, ces papiers que vous m'avez fait parcourir m'ont rappelé des noms bien chers à ma famille, qui déjà s'est alliée à la vôtre. Je parle de long-temps.

D. ALVAR.

Je ne me parerai pas d'une vaine modestie au sujet de ma naissance. Il est vrai qu'elle est illustre ; ma fortune n'y répond pas. Si c'étoit un motif d'exclusion, je pourrois craindre...

LE COMTE.

Ne craignez rien ; d'après ce que vous m'avez dit, et que je dois croire, jointe à celle que ma fille tiendra de moi, votre fortune suffira à votre nom et à votre rang.

D. ALVAR.

Il ne me reste donc à faire valoir auprès de vous que mon amour pour la belle et vertueuse Inez ; et mon respect pour son pere.

LE COMTE.

Vous me charmez. Je les attends aujourd'hui, et tout sera bientôt terminé.

SCENE VIII.

LE COMTE, D. ALVAR, FIGARO.

FIGARO, *à un domestique en entrant.*

C'EST aujourd'hui que madame arrive, voilà vingt fois que je le dis. Suis la grande avenue, et reviens grand train nous avertir sitôt que tu appercevras les équipages. (*le domestique sort.*)

LE COMTE.

Figaro, j'ai quelques ordres à te donner. (*à D. Alvar.*) Vous permettez ?

D. ALVAR.

Je me retire.

LE COMTE.

Pardon ; mais ne vous éloignez pas. Sitôt que la Comtesse sera arrivée, c'est moi qui vous présenterai ; je me suis réservé ce plaisir.

D. ALVAR, (*salue le Comte, et dit en passant à Figaro.*) Tu sais...

FIGARO.

Paix.

SCENE IX.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

Figaro !

FIGARO.

Monsieur le Comte ?

LE COMTE.

Que penses-tu du seigneur Don Alvar.

FIGARO.

Ce que je pense, monsienr le Comte ?

LE COMTE.

Oui.

FIGARO.

Sa physionomie me revient assez.

LE COMTE.

J'aime son air, ses manieres, son honnêteté.

FIGARO.

Il raisonne, oui ; j'ai remarqué en lui de la solidité, des principes.

LE COMTE.

Il est d'une grande famille.

FIGARO.

Effet du hasard ; mais tant mieux pour lui.

LE COMTE.

Je lui crois de la forrune ; mais pas bien considérable.

FIGARO.

S'il l'avoit, on aurait tort de lui soutenir le contraire.

LE COMTE.

C'est de lui que je le tiens.

FIGARO.

Il faut que cela soit... Monseigneur avait quelques ordres à me donner.

LE COMTE.

Non. Écoute, il est amoureux de ma fille.

FIGARO.

Ah ! ah !

LE COMTE.

Il me la demande.

FIGARO.

Vous plaisantez ?

LE COMTE.

Non, d'honneur.

FIGARO.

Il n'est pas mal-adroit. Amoureux de la fille, venir chez le pere, gagner son amitié, avouer que sa fortune n'égale pas son rang, s'appuyer de la franchise que cet aveu annonce, portant d'ailleurs un nom illustre ; tout cela n'est pas mal vu. Malgré tous ces avantages, si vous n'avez pas rejeté hautement sa proposition, je pense bien que vous ne comptez pas vous y rendre et lui accorder votre unique héritiere ?

LE COMTE.

Je ne sais, je serais presque tenté de faire le bonheur d'un galant homme.

FIGARO.

Quoi ! vous pourriez...

LE COMTE.

Pourquoi non ? ma femme et ma fille arrivent aujourd'hui, je leur ferai part de ce projet.

FIGARO.

Prenez que je n'aye rien dit. Je suis fâché d'avoir eu l'air de rejetter cette idée.

LE COMTE.

Par quelle raison ne serais-tu pas de mon avis ?

FIGARO.

Ah ! mon cher maître, croyez-moi, ne faites pas ce mariage, le seigneur D. Alvar ne peut vous convenir; des défauts sans nombre, en vérité; une conduite qui n'est pas à l'abri du reproche.

LE COMTE.

Et tu le vois, m'as-tu dis, pour la premiere fois.

FIGARO.

Pardon, je vous tromperais : mais ceci devient trop sérieux pour garder plus long-temps le silence que je lui avais promis.

LE COMTE.

Tu le connais?

FIGARO.

Depuis long-temps. Je ne m'étonne plus si, sans me parler de son amour, il m'a recommandé d'avoir l'air de ne pas le connaître, il avait bien ses raisons.

LE COMTE.

Tu m'étonnes, poursuis, Figaro, instrui-moi de tout; tu sais que j'ai confiance en toi.

FIGARO.

Vous ne l'avez pas toujours eue cette confiance. Je suis enfin parvenu à l'obtenir, je la méritais.

LE COMTE.

Je n'oublierai pas le service que tu me rends.

FIGARO.

Je n'ai point oublié celui que vous m'avez rendu.

LE COMTE.

Lequel ?

FIGARO.

Trois ans de repos, séparé de ma femme.

LE COMTE.

Elle va revenir, et c'est toi...

FIGARO.

Nous sommes si bons !

LE COMTE.

D. Alvar, dis-tu ?...

FIGARO.

D. Alvar a été mon maître pendant trois... ou quatre mois, je crois. Il y avoit bien six semaines que je n'étois plus à son service quand j'eus le bonheur de vous rencontrer à Séville... Il est un peu faible de là. Il n'est pas infiniment riche, il vous l'a dit. Il a bien, par-ci par-là, quelques terres, anciens châteaux et maisons de famille, mais tout cela ne vaut pas grand chose (*en confidence*). La plus grande fortune ne pourrait pas lui suffire.

LE COMTE.

Prodigue ?

FIGARO.

A l'excès. Qu'un homme aille lui dire : Seigneur Don Alvar, ma femme est bien malade, j'ai des enfants, je suis dans la plus grande misere. Ah ! ciel ! voilà ma bourse. Un autre arrive : Seigneur Don Alvar, je suis un de vos vasseaux; je n'ai pour tout bien que le champ que mon pere m'a laissé; la grêle a tout détruit, je n'ai plus de quoi vivre. — Infortuné... et des larmes qui s'échappent. — Tiens, mon ami, voilà de quoi attendre la saison prochaine, qui sera peut-être plus heureuse. En cent occasions, enfin, on le voit se conduire de cette maniere. Mais, mon maître, lui disois-je quelquefois, votre fortune ne peut suffire à tous ces dons. Vous êtes bien jeune, vous n'avez pas vingt ans, vous n'avez plus ni pere ni mere qui vous aident de leurs conseils, souffrez ceux de votre serviteur. Que veux-tu, me disoit-il, je n'aime

point le jeu, je ne dépense rien avec les femmes, et je prends même sur mon nécessaire pour donner à ceux qui sont dans le besoin. En ce cas, seigneur, D. Alvar, répliquai-je, ne vous mariez jamais, vous pourriez être contrarié dans ce plaisir. Si je me mariais, répondait-il, ce que je ne ferai assurément pas, il faudrait que le sort me fît découvrir une femme comme il en est peu; je n'aurais de volontés que les siennes, et quoiqu'elle exigeât, j'accorderais tout sans réplique. Je connais ma faiblesse, et me tiens sur mes gardes. Voyez à présent, monsieur le Comte, si votre fille, âgée seulement de quinze ans, est déjà capable de conduire, de gouverner un mari prodigue, d'une complaisance qui iroit jusqu'à la faiblesse, assez triste, et préférant ses rêveries philosophiques aux plaisirs recherchés pour les grands.

LE COMTE.

Mon parti est pris maintenant.

FIGARO.

Je suis fâché de lui nuire; mais nulle considération ne doit me retenir quand ma sincérité peut vous être utile.

LE COMTE.

C'est bien, Figaro, c'est bien, et je te suis obligé des détails que tu viens de me donner sur son compte.

SCENE X.

LE COMTE, FIGARO, UN DOMESTIQUE, *en bottes.*

LE DOMESTIQUE.

MONSEIGNEUR, je n'ai pas eu besoin d'aller bien avant dans l'avenue, Madame arrive; sa voiture n'est peut-être qu'à deux cents pas du château.

LE COMTE.

Je sors, et vais la recevoir. (*le domestique sort.*)

SCENE XI.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO.

N'ALLEZ pas me trahir, au moins.

LE COMTE.

Ne crains rien. Je comptais prendre les avis de la Comtesse sur ce mariage, et consulter ma fille; ce n'étoit qu'un projet: je leur déclarerai que c'est mon intention, et il faut que les signatures se donnent dans la journée.

FIGARO.

Mais, Monseigneur...

LE COMTE.

Ne me réplique pas: c'est ma volonté.

SCENE XII.

FIGARO, *seul.*

AH! monsieur le Comte, plus fin que vous, ma foi... est encore assez bête, et me dégoûterait de le tromper, si je n'y trouvais pas plus de profit que de gloire.

SCENE XIII.

FIGARO, D. ALVAR.

D. ALVAR.

EH bien, Figaro, que dit le Comte? je guettais l'instant où il te quitterait.

FIGARO, *s'inclinant.*

Monseigneur, voyez le chapeau bas, cette attitute respectueuse! vous connaissez Figaro, qu'est-ce que cela prouve?

D. ALVAR.

Que ma fortune est assurée.

FIGARO.

Et que vous allez faire la mienne. Partez, et que l'on ne nous voye pas ensemble, vous serez bientôt présenté.

SCENE XIV.

FIGARO, *seul.*

Et nous, pressons l'instant des signatures, mais avant tout, ayons celle de Don Alvar, pour la forte somme qui doit me revenir. (*par réflexions.*) Hélas tous les biens d'ici bas sont mêlés de quelques peines... je vais revoir ma femme.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE.

Connois-tu quelque chose à la conduite de mon mari ? Il nous rappelle auprès de lui avec les plus belles protestations ! et ses premieres paroles sont de marier Inez à D. Alvar, qu'a peine je connais, et qu'il connait aussi peu que moi.

SUZANNE.

Mon très-cher Figaro, (c'est, mon époux, me résoudre à te flatter,) cet homme est sûrement pour quelque chose... pour beaucoup dans cette affaire-là. C'est lui qui força monsieur le Comte à nous envoyer dans un château éloigné du sien, j'en suis sûre : et c'est encore lui qui le mene à présent.

LA COMTESSE.

Oui, nous avons soupçonné ton mari d'avoir causé cette rupture : cependant, s'il est vrai que monsieur le Comte ne fait rien sans son conseil, il faut que Figaro ait approuvé notre retour. Comment donc concilier ?...

SUZANNE.

C'est de-là que je pars pour le soupçonner. Il a été d'avis que nous revinssions, peut-être même l'a-t-il sollicité, il avoit ses vues ; et je ne lui suppose pas une assez forte passion pour sa femme, pour croire qu'il n'ait cherché que le plaisir de me voir.

LA COMTESSE.

Je ne puis me résoudre à faire le malheur de ma fille. Comment parer ce coup ?

SUZANNE.

Il n'y a qu'à tenir bon ; quitte pour aller revoir notre château. On dit je le veux, dites je ne le veux pas ; mais articulez si bien ces décisives paroles qu'on ne puisse s'y méprendre ; votre fille pleurera, c'est son rôle ; de mon côté, je ferai enrager mon petit Figaro : monsieur le Comte sera étourdi de ces contrariétés, le Don Alvar se rebutera, nous dirons adieu à tout le monde, et nous recouvrerons notre liberté.

LA COMTESSE.

Que des circonstances affligeantes ! Inéz se désole et n'ose résister.

SUZANNE.

Elle est si bonne et si timide, elle pourrait céder... Mais Chérubin est bien aimable. Elle aurait peut-être désobéi à son pere.

LA COMTESSE.

Ce pauvre Chérubin va être bien triste aussi.

SUZANNE.

Oui, triste, mais il a du caractere. Il trouvera quelque expédient, et ne compromettra personne. Mais quand j'y songe... aurions-nous pu le reconnaître s'il ne s'était nommé. Ce teint délicat, cette peau blanche et fine, maintenant brûlée par le soleil. Cette voix grêle et faible, qui est devenue une bonne voix de poitrine, mâle et sonore... il est grandi, grossi, noirci... et toujours charmant.

LA COMTESSE.

Que par sa bonne conduite il s'est rendu bien digne de mon amitié ; je te l'avoue, Suzanne, j'ai vu avec plaisir naître l'inclination de ma fille ; il

a acquis assez de considération, il est parvenu à un grade assez élevé pour être en droit de rechercher la fille du comte Almaviva.

SUZANNE.

Et cette prudence qui accompagne ses moindres actions ! votre époux ne l'aime pas trop, je ne sais pourquoi ; depuis si long-temps qu'il ne l'a vu, il aurait du oublier ses anciennes expiégleries.

LA COMTESSE.

Aussi a-t-il craint de nous accompagner jusqu'ici.

SUZANNE.

Il n'est pas bien éloigné. L'avis que nous lui avons donné du projet de mariage est déjà entre ses mains. Il peut encore passer trois semaines loin de son regiment, ce temps suffit pour opérer quelque révolution. J'ai d'heureux pressentimens.

LA COMTESSE.

Tu me rassurerais presque.

SUZANNE.

Ma bonne maîtresse ! nous avons chacun un mari, ah ! pour nos péchés. Il faut pourtant que je rende justice a monsieur le Comte : je crois que sans mon aimable Figaro, vous seriez plus tranquille.

LA COMTESSE, *souriant.*

Mon trés-cher Figaro ! mon petit Figaro ! mon aimable Figaro !... et le ton qui accompagne tout cela... Comment t'a-t-il reçue ?

SUZANNE.

Nous sommes les meilleurs amis du monde... il me craint.

LA COMTESSE.

A propos de quoi ?

SUZANNE.

Quelques mots que j'ai lâchés ! oh ! sans intention, en vérité ; j'ai eu l'air, bien inocemment, de le soupçonner d'intelligence avec D. Alvar.

LA COMTESSE.

Quel seroit le sujet de cette intelligence ?

SUZANNE.

Que sai-je ? monsieur le Comte veut marier sa fille, donc Figaro veut qu'elle se marie. Monsieur le Comte veut la donner à D. Alvar, donc Figaro veut qu'on la lui donne.

SCENE II.

LA COMTESSE, SUZANNE, FIGARO.

FIGARO, (*qui a entendu les derniers mots de Suzanne.*)

Et toujours Figaro ! pardon, Madame, si j'interromps votre entretien ; mais ma Suzanne ne m'épargne point, et je dois me justifier... Ah ! Suzanne, vous ne m'aimez plus.

SUZANNE.

Plus que jamais, et je voudrais te le prouver.

FIGARO.

Comment ?

SUZANNE.

En te châtiant bien fort.

FIGARO.

Je sais le proverbe.

LA COMTESSE.

C'est vous qui êtes la cause que j'ai vécu trois ans séparée de mon mari.

FIGARO.

C'est ma femme qui vous a dit cela.

LA COMTESSE.

C'est de vous que viennent toutes mes peines.

FIGARO.

C'est ma femme qui vous a dit cela.

LA COMTESSE.

C'est encore vous, je le parie, qui conseillez mon mari de donner sa fille à un homme qu'elle ne connaît pas.

FIGARO.

C'est ma femme...

SUZANNE.

Et toujours ma femme.

FIGARO.

C'est comme je le disais : et toujours Figaro !

SUZANNE.

On a tort de te soupçonner ?

FIGARO.

Oui, c'est trop peu, il faut me convaincre.

SUZANNE.

Inexplicable personnage, laisse-toi donc deviner.

FIGARO.

Tu en saurais autant que moi.

LA COMTESSE.

Que saurait-on en vous devinant ?

FIGARO.

On saurait, Madame, que D. Alvar, que je ne connais point, est descendu, il y a quelque temps, chez monsieur le Comte, qu'il lui a parlé de son amour pour mademoiselle Inez ; qu'à force d'honnêteté, il a rendu sa présence agréable, que monsieur le Comte est séduit, qu'il est décidé a faire ce mariage, que j'ai fait l'impossible pour l'en détourner, que le D. Alvar ne peut vous convenir, que je l'ai dit et redit cent fois, que je n'ai pas ici le pouvoir que vous me supposez, et que je suis prêt à vous offrir mes services, pour empêcher ce mariage, dussé-je être disgracié après avoir réussi.

LA COMTESSE.

Eh bien, Suzanne ?

SUZANNE.

Eh bien, Madame ?

LA COMTESSE.

Qu'en dis-tu ?

SUZANNE.

Qu'en pensez-vous ?

LA COMTESSE.

Je ne sais.

SUZANNE.

Acceptons l'offre, et nous le jugerons sur le succès.

LA COMTESSE.

Je vous pardonnerai tout, Figaro, si vous parvenez a éloigner D. Alvar.

FIGARO.

Je m'y employerai tout entier, trouvons quelque moyen qui force monsieur le Comte à changer de résolution, j'ignore ce que ce D. Alvar a en lui de si merveilleux pour avoir été sitôt accepté. C'est un de ces événemens qui confondent : mais nous viendrons a bout de le congédier.

SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

Eh ! bien, Madame, avez vous pris conseil ? êtes-vous toujours décidée a contrarier mes desirs ? ou croyez-vous enfin devoir accorder ce que je vous ai demandé.

LA COMTESSE.

Si je pouvais me persuader, monsieur le Comte, que le bonheur de votre fille vous intéressât assez peu...

LE COMTE.

Répondez, Madame... j'attendais plus de complaisance de votre part le jour de notre réunion.

LA COMTESSE.

Inez pleure... elle est bien malheureuse.

LE COMTE.

Elle obéirait sans regret à son pere ; mais vous la soutenez par votre refus et vous doublez ses craintes.

LA COMTESSE.

Pourquoi la presser tant ? elle est si jeune.

SUZANNE. (*qui a passé du côté de Figaro.*)

(*Bas.*) Allons, une premiere preuve de ta sincérité. Parle et bien tinctement.

LE COMTE.

Faut-il absolument que je commande ?

FIGARO.

Monseigneur, si vous donniez à Mademoiselle le temps de prendre quelque goût pour D. Alvar... le mariage est effrayant quand le cœur.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Plus ferme, plus ferme. (*Elle repasse du côté de la Comtesse.*)

LE COMTE.

Allez-vous me répéter tout ce que vous m'avez dit de lui ? c'est cela précisément qui hâtera...

FIGARO, *l'interrompant.*

Eh bien, monsieur le Comte, quand je devrais vous fâcher, je dois vous représenter qu'il est de votre intérêt que ce mariage ne se fasse point.

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

Il nous parlait vrai.

SUZANNE.

Serait-il bien possible ?

LE COMTE.

Tu te découvres donc tout-à-fait ? quel intérêt as-tu pour éloigner D. Alvar ? quoi ! je serai contrarié même par mes valets.

SUZANNE.

Si j'osais donner mon avis.

LE COMTE.

Parle, puisque ma bonté, ou plutôt ma faiblesse, en laisse ici le droit à tout le monde.

SUZANNE.

En ce cas, Monseigneur, je prendrai la liberté de dire que si Madame pouvait avoir autant de courage que moi, elle vous dirait bien nettement, ce mariage ne se fera point, par la raison... par la raison qu'il me déplaît.

LE COMTE, *à la Comtesse.*

Vous autorisez cette insolence.

LA COMTESSE.

Je blâme le ton qu'elle a pris : mais le motif la rend excusable.

LE COMTE, *à Figaro.*

Par quel miracle ta femme est elle du même avis que toi ?

FIGARO.

C'est bien un miracle, à moins que l'un de nous deux ne dise pas ce qu'il pense.

LE COMTE.

Fut-il jamais un mari plus tourmenté ? un pere moins obéi ? un maître plus mal servi ? tu te repentiras, Figaro, de ta témérité : mais quelque soit ton avis ; quelque soit ici l'avis de tout le monde, pars, va chercher mon notaire et finissons.

FIGARO.

Monseigneur...

LE COMTE.

Tu me résistes !

LA COMTESSE.

Ah ! Suzanne, quel jour affreux !

LE COMTE, *à Figaro.*

Partiras-tu ?... crains ma colere.

SUZANNE,

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Si tu . . . . . .

FIGARO.

Je ne le puis, Monseigneur, je ne le puis ; vous êtes mon maîtae mais il est des cas . . . . .

SCENE IV.

Les précédens, UN DOMESTIQUE.

LE COMTE, *au domestique qui entre.*

QUE vuut-on ?

LE DOMESTIQUE.

C'est un domestique qui apporte une lettre pour Monseigneur.

LE COMTE,

De quelle part ?

LE DOMESEIQUE.

Ah! je ne l'ai pas lue.

LE COMTE.

Imbécille ! fais entrer.

SCENE V.

SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, CHÉRUBIN, *sous le nom du jeune* Figaro, FIGARO.

CHERUBIN, *portant une lettre.*

UN jeune colonel me recommande à vous, Monseigneur.

LE COMTE.

Donnez.

LA COMTESSE, *voyant Chérubin.*

Ah !

SUZANNE, *à la Comtesse.*

Chut !

LE COMTE, *après avoir ouvert la lettre.*

C'est de Chérubin ; je pensais qu'il ne voulait plus écrire.

LA COMTESSE.

Vous ne répondiez plus à ses lettres.

LE COMTE.

Oh ! il a eu de nos nouvelles, (*regardant Suzanne.*) n'est-ce pas ?

SUZANNE.

Pourquoi, non ? c'est sitôt fait, deux lignes, une épingle en cachet...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Voyons ce qu'il écrit : « Monseigneur, vos bontés pour moi ont été si » souvent répétées que j'ai presque le droit de vous importuner. Daignez » protéger celui qui vous remettra cette lettre. C'est un bon sujet, fidele, » zélé, qui cherche à se placer. Je réponds de ses mœurs. J'espere que » vous voudrez bien me donner cette nouvelle preuve... » etc. etc. des complimens d'usage. (*à Chérubin.*) Avez-vous déjà servi ?

CHÉRUBIN.

Je n'ai eu qu'un maître.

LE COMTE.

Pourquoi l'avez-vous quitté ?

CHÉRUBIN.

Il est mort.

LE COMTE.

Ah !... Eh bien ! je verai... votre nom ?

CHÉRUBIN.

Figaro.

TOUS.

Figaro.

CHÉRUBIN.

Oui Monseigneur ; destiné à servir, possédant quelques talents agréables, je me suis honoré de ce nom. Il me suffit de m'entendre nommer pour me rappeller tous les devoirs d'un bon serviteur. Je n'aspire pas à la réputation de mon modele ; mais je veux au moins égaler son zele et son activité.

FIGARO.

Dittes-donc, mon cadet, vous ne m'avez pas consulté pour vous nommer ainsi.

CHÉRUBIN.

C'est vous qui êtes le véritable Figaro ?

FIGARO.

Oui, de quel droit s'il vous plaît ?...

CHERUBIN.

Anonyme comme vous, j'ai choisi le nom qui me plaisait le plus.

LE COMTE.

Vous n'irez pas loin pour trouver un maître : vous me servirez. (*à Figaro.*) Pour vous, monsieur, qu'il est si difficile de faire obéir, restez où partez, cela m'est égal, et sachez moi gré de ce que je ne vous chasse pas décidément. (*à Chérubin.*) Gardez ce nom puisqu'il vous plaît. Vous serez le jeune Figaro. Vous ferez ce que l'autre a refusé de faire. J'ai besoin d'un notaire, on vous donnera ici l'adresse du mien, partez de suite, et me l'amenez.

Le jeune FIGARO.

Reposez-vous sur moi, Monseignenr, il sera ici avant la fin du jour.

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

Quoi !

SUZANNE, *bas à la Comtesse.*

Laissez le faire.

FIGARO, *à part.*

Ce cher cadet Figaro ! c'est comme s'il m'obéissoit.

LE COMTE, *à la Comtesse.*

Je vous laisse réfléchir, Madame, à l'ordre que je viens de donner. Allez disposer Inez, et que je n'aye plus de refus à éprouver. (*il sort.*)

LA COMTESSE.

J'y vais, monsieur le Comte. Hélas ! elle à besoin de consolation. (*elle sort.*)

SUZANNE, *accompagnant la Comtesse.*

(*bas.*) Prévenez-la sur l'arrivée du jeune Figaro.

FIGARO, *à la Comtesse.*

Madame, m'honorera-t-elle de sa protection ?

SUZANNE, *en s'en allant.*

Oui, mon mari, nous vous protégerons. (*bas à la Comtesse.*) Je reviendrai parler à Chérubin.

SCENE VI.

Le jeune FIGARO, FIGARO.

Le jeune FIGARO.

C'EST votre femme que je viens de voir ?

FIGARO.

Il le faut bien, je l'ai épousée.

Le jeune FIGARO.

Elle est jolie.

FIGARO.

Je n'en sais plus rien.

Le jeune FIGARO.

Vous n'avez pas toujours été de cette indifférence ?

FIGARO.

Voilà le mal.

Le jeune FIGARO.

Monseigneur paroît bien fâché contre vous.

FIGARO.

Il a tort.

Le jeune FIGARO.

J'avais bien envie de vous connaître.

FIGARO.

Voilà la connaissance faite.

Le jeune FIGARO.

Serait-il par hasard question d'un mariage ? on demande un notaire.

FIGARO.

Mariage ou testament, je ne sais lequel.

Le jeune FIGARO.

Mais c'est bien différent.

FIGARO.

Oh ! oui, l'on fait l'un pour la paix de son ame, et l'on se damne avec l'autre.

Le jeune FIGARO.

Si Suzanne vous écoutait...

FIGARO.

Je le dirais plus haut.

Le jeune FIGARO.

Depuis quand avez-vous...

FIGARO.

Oh ! questionneur impitoyable ! vous perdez du temps, vous devriez être parti. Allez donc chercher le notaire.

Le jeune FIGARO.

J'irai : mais je voudrais que vous eussiez un peu de confiance en moi. Regardez-moi bien, ai-je l'air d'un homme à qui on doit faire mystere de ce qui se passe dans la maison ? que vous dit ma physionomie ?

FIGARO.

Gageons qu'elle ment.

Le jeune FIGARO.

En quoi ?

FIGARO.

Vous avez l'air d'un honnête homme.

Le jeune FIGARO.

La votre est plus franche.

FIGARO.

Qu'entends-tu par là, mon cadet ?

Le jeune FIGARO.

Que monsieur le Comte a donné une maniere d'ordre à Madame, qu'il a dit d'aller y disposer Inez : cette demoiselle est sa fille, je crois l'avoir oui dire : qu'il est question d'un mariage avec je ne sais qui, qu'on vous envoyait chercher le notaire ; que vous avez refusé, que vous ne paraissez pas d'avis que ce mariage ait lieu, et d'après tout cela que c'est vous qui conduisez cette intrigue et mariez la demoiselle de la maison.

FIGARO.

A ce compte, ma physionomie si franche vous dit que je suis...

Le jeune FIGARO.

Un fripon.

FIGARO.

(*à part.*) Diantre ! ménageons ce drôle-là. (*haut.*) Ce mot de fripon n'est qu'une plaisanterie, je vois cela ; mais dis-moi, mon ami, quel intérêt as-tu de savoir ce qui se passe et ce que je fais ?

Le jeune FIGARO.

Un très-grand intérêt.

FIGARO.

D'abord.

Le jeune FIGARO.

D'abord le plaisir de te contrarier, quelque soit ton intention.

FIGARO.

Tu es venu dans ce dessein ?

Le jeune FIGARO.

Oui : tu vois que je suis franc.

FIGARO.

Ah ! Ah ! et si j'avais, moi, quelque intérêt à rompre ce projet de mariage.

Le jeune FIGARO.

J'irais chercher le notaire.

FIGARO.

(*à part.*) Il n'est pas si fin que je le croyais. (*haut.*) Et si tu avais deviné juste ; si j'étais le conseil secret de Monsieur, ou si, par tel ou tel moyen, je le conduisais au point de donner sa fille à Don Alvar.

Le jeune FIGARO.

C'est le prétendu.

FIGARO.

Oui.

Le jeune FIGARO.

J'irais chercher le notaire.

FIGARO, *à part.*

Il appelle cela me contrarier.

Le jeune FIGARO.

Et le mariage ne se ferait point.

FIGARO.

Tu parais bien sûr de ce que tu avances.

Le jeune FIGARO.

Aussi sûr que je l'étais en rendant justice à ta physionomie.

FIGARO, *à part.*

Allons, Figaro, voilà de quoi t'exercer.

Le jeune FIGARO, *à part.*

Je le déconcerte, et il intrigue.

FIGARO, *à part.*

Bon pied, bon œil, et des oreilles sur-tout.

Le jeune FIGARO, *à part.*

Son regne va finir.

FIGARO, *à part.*

C'est ici qu'il est bon d'écouter pour entendre.

SCENE VII.

Le jeune FIGARO, SUZANNE, FIGARO.

SUZANNE, *du fond.*

FIGARO ?

FIGARO.

Lequel ?

SUZANNE.

Le plus aimable.

FIGARO.

Je connais les hommes, nous irons tous deux.

SUZANNE.

Le plus jeune.

FIGARO.

C'est différent, nous ne sommes pas femmes, nous convenons de notre âge. (*au jeune Figaro.*) C'est à toi qu'elle en veut.

SUZANNE, *au jeune Figaro.*

Madame vous demande. (*bas.*) Ne vous éloignez pas, je vais renvoyer celui-ci.

Le jeune FIGARO.

Je me rends à ses ordres.

FIGARO, *qui a surpris Suzanne parlant bas.*

(*à part.*) Un mot à l'oreille ! il reviendra.

SCENE VIII.

SUZANNE, FIGARO.

SUZANNE.

HÉ bien, mon Figaro, que nous dirons nous ?

FIGARO.

Parle, je te répondrai.

SUZANNE.

Ce pauvre petit, tu m'aimes donc toujours ?

FIGARO.

Et même comme avant ce temps-là, je te parle bien sincérement.

SUZANNE.

Mal-apris, tu flattes ta femme.

FIGARO.

Ce n'est pas mon intention.

SUZANNE.

Madame la Comtesse est satisfaite de toi.

FIGARO.

Elle n'est pas au bout.

SUZANNE.

Tu feras mieux encore!

FIGARO.

Je l'espere.

SUZANNE.

C'est donc bien sincérement que tu donnes ta voix contre ce mariage ?

FIGARO.

En doutes-tu, mon cœur ?

SUZANNE.

Tu m'étonnes.

FIGARO.

D'où vient cela ?

SUZANNE.

Je suis si accoutumée à te croire.

FIGARO.

Ne t'ai-je pas tantôt devant Madame donné la preuve que tu demandais ?

SUZANNE.

Oui, mais...

FIGARO.

Quoi !

SUZANNE.

Ah ! fourbe !

FIGARO.

Ah ! douces paroles de ma femme, vous frappez donc encore mes oreilles.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, je voudrais que tu nous eusses dit vrai...

FIGARO, *à part.*

S'il attend que je sois sorti pour revenir...

SUZANNE.

D'honneur, je crois que je t'aimerais encore...

FIGARO, *à part.*

Je vais lui en laisser la liberté.

SUZANNE.

Cela ne te tente pas ?

FIGARO, *à part.*

Et à mon tour, je ne serai pas loin. S'ils disent un seul mot...

SUZANNE.

Réponds-moi donc ?

FIGARO.

Nous aurons cette nuit le temps de parler.

SUZANNE.

Aurais-tu pris par hasard l'habitude de parler seul la nuit.

FIGARO.

Comment, ma femme, vous ne comptez donc pas...

SUZANNE.

Non, mon époux.

FIGARO.

Mais, je compte moi...

SUZANNE, *en faisant la révérence.*

Sans votre hôte.

FIGARO, *lui rendant le salut.*

J'ai l'honneur d'être... (*à part en sortant.*) prêt aux écoutes. (*il rentre dans le cabinet.*)

SCENE IX.

SUZANNE, *seule.*

Le charmant ménage que le nôtre ? Nous ne nous donnons pas le temps de nous disputer, (*regardant si Figaro est parti.*) Il est parti, bon! (*allant à la porte du cabinet qui est du côté opposé.*) Entrez.

SCENE X.

Le jeune FIGARO, SUZANNE.

Le jeune FIGARO.

Mon aimable Suzanne, tu vois un homme plein de crainte et d'espérance.

SUZANNE.

Comme vous nous avez surprises.

Le jeune FIGARO.

A peine ai-je reçu la lettre de ma belle maraine que j'ai conçu l'idée de me présenter ici sous ce déguisement. Le temps et les travaux ont assez changé mes traits pour que le Comte ne me reconnaisse pas. C'est avec cette assurance que je suis parti pour voir tout par moi-même, et arcire les menées de Figaro. Jusqu'à présent tout me seconde. Le Comte m'a reçu chez lui. Ma présence encouragera Inez et doublera votre fermeté.

SUZANNE.

Nous avons encore des soupçons sur les menées dont nous accusons Figaro. Mais le soupçonner, c'est déjà beaucoup.

Le jeune FIGARO.

Ne sois pas inquiette sur ses démarches : Je l'observerai si bien que rien de lui ne m'échappera : et tu dois penser que je fatiguerai tant sa tête qu'il sera forcé d'abandonner son projet : Si toutefois il est vrai que ce soit lui qui persuade au Comte de marier sa fille à D. Alvar.

SUZANNE.

Si toutes fois il est vrai ? Ah ! ne lui faisons pas trop l'honneur d'en douter. Connaissez-vous ce D. Alvar.

Le jeune FIGARO.

Je connais le nom ; mais lui particuliérement, je ne le connais pas.

SUZANNE.

Il ne doit paraître ici, dit-on, que pour la signature ; le refus que madame la Comtesse a fait de le recevoir, devrait déjà le rebuter.

Le jeune FIGARO.

Ah ! je sens qu'il ne doit pas renoncer sans peine au bonheur d'épouser Inez.

SUZANNE.

Ah ! c'est de la dot qu'il est amoureux : soyez-en sur. M. le Comte avoue lui-même qu'il n'est pas bien riche ; mais cela ne l'arrête point.

SCENE XI.

Les précédens, FIGARO, *qui entre sur la pointe du pied, et reste à la moitié du théâtre dans la position d'un homme qui écoute.*

Le jeune FIGARO

Ce projet sitôt conçu ne s'exécutera pas, j'ose presque t'en répondre ; le Comte finira par se rendre aux prieres de sa femme, aux larmes de sa fille : de mon côté, je ferai l'impossible pour que ton Figaro ne l'emporte pas sur nous.

SUZANNE.

Il est bien fin !

Le jeune FIGARO.

Je lui donnerai de la besogne.

(*Figaro sort précipitamment et sans bruit avec le geste d'un homme enchanté de*

SCENE XII.

Le jeune FIGARO, SUZANNE.

SUZANNE, *qui a apperçu Figaro au moment où il sortait.*

Nous sommes perdus, il etait ici, il nous écoutait.

Le jeune FIGARO.

Je crois que nous n'avons heureusement rien dit qui puisse me faire connaître.

SUZANNE.

Il est capable de vous deviner.

Le jeune FIGARO.

Bonne leçon que celle-ci; quand on a tout à craindre on ne doit rien risquer, plus de tête-à-tête.

SUZANNE.

Des demis-mots en passant, nous nous entendrons bien.

Le jeune FIGARO.

Je te réponds de moi.

SCENE XIII.

Les précédens, LE COMTE, FIGARO. *Ils entrent doucement et se tiennent au fond. Figaro fait signe au Comte de prêter l'oreille.*

SUZANNE, *regardant du coin de l'œil.* (*bas.*)

Il rentre mystérieusement avec M. le Comte.

Le jeune FIGARO. (*bas.*)

Ne fais semblant de rien, sois tranquille et causons. (*haut.*) Mais explique-moi donc, Suzanne, pourquoi madame la Comtesse, sa fille et toi êtes si fort opposées à ce mariage? il y a là dessous quelque chose que je ne conçois pas.

SUZANNE.

Je te trouve en vérité fort plaisant de me faire tant de questions. Qu'il te suffisent de savoir que Don Alvar nous déplaît, et que malgré ta bonne mine, tu nous déplais autant que lui, d'obéir sitôt à ton maître et sans nous consulter.

Le jeune FIGARO.

Sans vous consulter; avec tout le respect que je dois à madame la Comtesse, mon premier devoir est d'obéir aux ordres de son mari. Il veut que j'aille chercher le notaire, et j'irai. Malgré vos prieres, vos menaces et tout ce que vous employerez pour m'en empêcher; M. le Comte est juste et sage; il veut marier sa fille, et je suis payé pour croire qu il a raison.

LE COMTE, *en s'avançant, à Figaro.*

Hé! que viens-tu me chanter? Monsieur le Comte, venez donc, ils sont là, tout doucement... Je ne suis pas le seul qui s'oppose... Et Suzanne, et le nouveau venu...

FIGARO, *à part.*

Et le diable qui emporte mon cadet!

LE COMTE, *au jeune Figaro.*

Tu es un honnête garçon, toi; vas vîte, comme tu l'as dit, va chercher le notaire... D. Alvar sera ici ce soir, il faut que tout finisse aujourd'hui.

Le jeune FIGARO.

Vous serez obéi, monsieur le Comte, je pars à l'instant. (*à Figaro.*) Cela te contrarie, mon camarade, j'en suis fâché; mais tu as beau faire, tu ne réussiras plus à rien. (*Il sort en saluant le Comte.*)

SUZANNE, *à Figaro, le caressant au menton.*

Bonjour, mon ami. (*elle sort.*)

LE COMTE, *en sortant, à Figaro.*

Cet imbécille! qui vient me... Ah! tu me payeras celle-là?

SCENE XIV.

FIGARO, *seul, après un moment de silence.*

Quand je me pendrais, mes affaires n'en seraient pas plus avancées.

Il veut empêcher le mariage, et il va chercher le notaire ; il est d'ac-d'accord avec Suzanne, et il obéit au Comte !... Ah ! Ah ! mon génie, mon génie, j'ai grand besoin de toi.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SUZANNE, LA COMTESSE, INEZ.

LA COMTESSE.

ALLONS, ma fille, allons, reprends courage ; tout ira bien. Viens avec moi, viens te distraire : allons faire un tour.

INEZ.

De ce côté, Maman ?

LA COMTESSE, *souriant.*

Oui, ma fille, de ce côté.

SUZANNE.

J'entends, c'est par-là que le notaire doit arriver.

INEZ.

Qui te parle du notaire ?

SUZANNE.

Vous parlez d'un autre ?

INEZ.

Maman, grondez-là donc : elle me plaisante sans cesse.

LA COMTESSE.

Gronde-la, toi, cette méchante Suzanne.

INEZ, *embrassant Suzanne.*

Hé bien ! voilà pour t'apprendre qu'il n'est pas question du notaire.

LA COMTESSE.

Quand j'y songe cependant, ce notaire qui va arriver, m'inquiete.

INEZ.

C'était vous, maman, qui me rassuriez tantôt, et voilà que vous allez me redonner mes craintes.

SUZANNE.

Quelle timidité ! ne vous a-t-il pas dit : Je vais chercher le notaire, mais soyez tranquille ?

INEZ.

Eh oui. Maman, il m'a dit : belle Inez, je vous répete ses paroles : ne craignez rien, quand le notaire sera ici, Chérubin y sera.

SUZANNE.

Ne prononcez pas ce nom-là ; gageons qu'il ne s'est pas nommé en vous parlant ?

INEZ.

Est-ce ma faute à moi si son nom m'échappe ?

LA COMTESSE.

Mais si tu allais indistinctement le nommer, et que l'on t'entendît, tout serait perdu, il faudrait épouser Don Alvar.

INEZ.

Oh ! comme je vais m'observer ; allons nous promener, maman.

LA COMTESSE.

Viens, ma fille.

SUZANNE.

Si vous le rencontrez, souvenez-vous que vous ne le connaissez pas.

INEZ.

Quoi ! pas un mot !

LA COMTESSE.

Non, mon enfant.

SUZANNE.

Vous avez de grands yeux qui peuvent porter loin la parole : chargez-

les d'un *je vous aime*, bien prononcé ; cela sera rendu en main-propre ; et, sur-le-champ, il vous en revient autant.

I N E Z.

Allons, puisque vous le voulez... Mais nous parlerons tous trois en marchant.

S U Z A N N E.

Oui, on ne lui parle pas ; mais on en parle, cela console.

I N E Z.

Mais, tais-toi donc, ou je t'embrasse encore.

S U Z A N N E.

Je ne vous accompagnerai peut-être pas, moi, il faut que j'observe de mon côté ; ou du moins, je reviendrai bien avant vous.

S C E N E I I.

SUZANNE, INEZ, LA COMTESSE, FIGARO.

F I G A R O.

MADAME est-elle sûre à présent de ma bonne foi ? vous m'avez entendu dire à Monseigneur que Don Alvar ne convenait point à Mademoiselle.

L A C O M T E S S E.

Ta conduite en cette occasion te vaudra mon estime, si tu continues de même.

F I G A R O.

Mademoiselle me craignait aussi : vous l'avez rassurée.

I N E Z.

Chacun vous rend justice à présent.

F I G A R O.

Ma femme, même, je le parie ?

S U Z A N N E.

Oh ! je te l'ai toujours rendue.

F I G A R O, *à la Comtesse.*

Je ne m'en tiendrai pas là, Madame, et, d'après vos soupçons, j'ai trop d'intérêt à continuer comme j'ai commencé.

L A C O M T E S S E.

Ah ! oui, je te le recommande. Tâche que tous ces débats finissent bientôt.

F I G A R O.

Laissez-moi faire, je réussirai. (*à Suzanne.*) Et tu maimeras ?

S U Z A N N E.

Ai-je cessé ?

I N E Z.

Ne sortons-nous pas, Maman ?

L A C O M T E S S E, *souriant.*

Tu as besoin de prendre l'air ?

F I G A R O.

(*à part.*) Elles ont le visage riant. (*haut.*) Il faut toujours que quelque obstacle nous contrarie : ce nouveau venu...

I N E Z.

Le jeune Figaro.

F I G A R O.

Oui, Mademoiselle, qui s'est d'abord offert pour faire la commission que j'ai eu le courage de refuser à Monsieur votre pere, même.

L A C O M T E S S E.

Il ne pouvait pas savoir si cela ferait de la peine à quelqu'un ici.

F I G A R O.

Il a du le voir au ton dont Monseigneur parlait. Cela n'a pas empêché ce beau mouvement de zele... dont vous l'auriez dispensé. Il veut à nos dépens gagner les bonnes graces de son maître. Il est parti pour chercher le notaire.

L A C O M T E S S E.

Je le sais, Figaro.

SUZANNE.

Je le sais, mon mari.

INEZ.

Je le sais aussi.

FIGARO.

Il sera bientôt de retour.

INEZ, *à la Comtesse.*

Si nous sortions, Maman, il fait bien beau aujourd'hui.

FIGARO.

Ils viendront ensemble probablement.

LA COMTESSE.

C'est possible.

FIGARO.

Cette arrivée m'inquiette.

SUZANNE, *indifféremment.*

Et moi aussi.

FIGARO.

Monsieur le Comte fera dresser le contrat.

LA COMTESSE.

Aujourd'hui! croyez-vous?

FIGARO.

Je le crois.

SUZANNE.

Tant pis.

FIGARO.

Je ferai tout ce que je pourrai pour l'empêcher.

INEZ.

Je vous serai bien obligée, monsieur Figaro.

FIGARO, *à part.*

Elles sont bien tranquilles... Je m'y perds.

SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE, INEZ, LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

AH! vous voilà réunis? vous consultiez Monsieur? quel est le résultat de votre assemblée?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas de lui que nous prenons ordinairement les réponses que nous avons à faire.

LE COMTE.

Quelles soyent de lui, ou de vous, le contrat se signe aujourd'hui, je l'ai résolu.

LA COMTESSE.

Je sais, monsieur le Comte, qu'il faut que tout cela finisse, et nous attendons le moment qui décidera de son sort. (*Montrant Inez.*)

LE COMTE.

Allons, Inez, un peu de complaisance pour ton père; je ne veux pas que tu sois malheureuse, j'en serais désespéré, mais D. Alvar est un aimable et galant homme; si tu connaissais toutes ses bonnes qualités. Tiens, Figaro te le dira.

FIGARO.

Moi, Monseigneur? que dirais-je à mademoiselle pour l'engager à vous obéir. Tout serait suspect, après la maniere dont j'ai parlé à ce sujet.

LE COMTE.

Crains-tu de me répondre, Inez? Parles-moi, mon enfant, quand j'ai résolu ton mariage, je l'ai fait pour ton bonheur.

INEZ.

Mon pere...

LE COMTE.

Hé bien?

LA COMTESSE.

Ne demandez point son aveu : vous savez bien qu'elle n'oserait vous désobéir.

LE COMTE, *à la Comtesse.*

Il n'y a donc que vous...

LA COMTESSE.

Vous vous trompez : je ne compte pas lui dicter sa réponse.

LE COMTE, *à Suzanne.*

C'est donc toi que j'ai le plus à combattre ?

SUZANNE.

Vous me faites trop d'honneur, je n'ai plus d'avis à donner.

LE COMTE.

Tu dois prononcer seule, Inez. Et bien, je t'avertis que Don Alvar et le notaire seront bientôt ici. M'embrasserais-tu à présent ?

INEZ, *embrassant le Comte.*

Toujours de bon cœur.

LE COMTE.

Nous avons donc fait la paix ? C'est bien, avant la fin du jour nous serons tous contens.

SUZANNE.

Il faut l'espérer.

LE COMTE.

Sortiez-vous ?

LA COMTESSE.

Oui, nous comptions aller là, tout auprès, nous promener.

LE COMTE.

Que je ne vous dérange pas. Vas, ma fille, vas.

SCENE IV.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

COMME elles sont radoucies ! Tu as donc perdu ton crédit auprès d'elles ?

FIGARO.

Madame n'a pas assez bonne opinion de moi pour me croire. Il n'y a que vous, Monseigneur, qui, dans toutes les occasions, m'ayez rendu justice ; et cependant dans celle-ci, c'est vous qui me soupçonnez.

LE COMTE.

Qui ne le serait pas à ma place ? Je te vois acharné contre Don Alvar ?

FIGARO.

Acharné ! c'est trop... J'ai dit ce que je pensais : voilà tout. Cela pouvait nuire à son mariage, mais ne lui faisait pas d'autre tort.

LE COMTE.

C'est trop de celui-là. Je suis étonné, d'ailleurs, que tu oses me contredire ; je me vois plutôt obéi par le jeune Figaro, qui n'est que d'aujourd'hui à mon service, que par toi, qui depuis seize ans...

FIGARO.

Vous allez encore me croire mal-intentionné, mais je répete encore que je l'ai entendu projettant avec Suzanne de s'opposer à vos desseins. Je vous ai rencontré, et vous ai prié de les écouter. Ils m'avaient apperçu, sans doute, et quand nous sommes entrés ils ont monté leur conversation sur un autre ton ; voilà la vérité, la voilà toute pure.

LE COMTE.

Mais enfin, sais-je s'ils t'on apperçu ? et suffit-il que tu le penses ? Saurais-je ce qu'ils disaient auparavant ? je sais bien plus positivement ce que j'ai entendu, et ce que j'ai entendu a démenti le rapport que tu venais de me faire.

FIGARO.

Hé bien, puisque vous le voulez, Monseigneur, le jeune Figaro est

l'honnête homme, le serviteur zélé ; et je suis le frippon, le domestique peu fidele.

LE COMTE.

Écoute-donc, les apparences...

FIGARO.

Qu'il est heureux, ce nouveau venu, d'obtenir en deux heures ce qui m'est refusé, après un si long-temps... Mais, patience, tout se découvrira, les plus fourbes seront reconnus, et c'est alors que vous me jugerez.

LE COMTE.

Il fallait faire ce que je t'ai ordonné.

FIGARO.

Celui qui vous obéit le plutôt, n'est pas celui dont vous devez le moins vous défier. Mais pour vous prouver, Monseigneur, que je ne m'obstine pas à vous déplaire, oubliez ce que j'ai dit de Don Alvar ; et tenez ferme, les refus que vous éprouvez me mettent de votre parti. Je veux croire, et je crois à présent, que vous faites bien d'ordonner ce mariage : Je vous y servirai ; je m'y trouve intéressé.

LE COMTE.

Intéressé ? Pourquoi ?

FIGARO.

Pour vous désabuser sur mon compte.

LE COMTE.

A la bonne heure ; à cette condition, je te pardonne. (*Il sort et revient.*) Si Don Alvar et le notaire arrivent, viens m'avertir tout de suite, entends-tu ?

FIGARO.

Oui, Monseigneur.

SCENE V.

FIGARO, *seul.*

JE sais bien que je viendrai à bout de ce que j'entreprends ; mais je ne pardonnerai de ma vie à ceux qui me font éprouver tant de difficultés. Ce cadet est quelque émissaire gagé. Mais de qui ? la Demoiselle est jeune... à cet âge une intrigue... cela ne se peut pas... Elle est jeune, oui ; mais Suzanne est formée, elle a de l'aquit. Elle est en état de la conduire. Ho ! chere moitié, que tu mérites bien tout mon amour.

Ce jeune Figaro qui vient usurper mon nom et mes droits, qui s'ingere de ruser avec moi, qui me défie, m'attaque... Il n'est pourtant pas sans mérite.

SCENE VI.

PEDRO, FIGARO.

PEDRO, *un manuscrit à la main.*

SEIGNEUR Figaro, je ne sors de mon humble reduit que pour venir chez vous. Je ne quitte la plume que pour vous consulter ; je suis à mon dénouement, à ma derniere scene, et j'ai cru devoir faire venir le notaire.

FIGARO, *sortant de sa rêverie.*

Le notaire est arrivé ? Oh ! c'est vous. J'ai la tête bien autrement occupée. J'irai... vous reviendrez... demain... un autre jour... c'est que... adieu.

PEDRO, *l'arrêtant.*

Un moment, s'il vous plaît ne m'abandonnez pas. Que ferai-je du Notaire ?

FIGARO, *préoccupé.*

De quel notaire me parlez-vous ?

PEDRO.

Celui qui vient d'arriver.

FIGARO.

Vous l'avez vu ?

PEDRO.

Le Notaire ?

FIGARO.

Oui.

PEDRO.

Si je l'ai vu ? le notaire ! il est de mon invention, ou plutôt de la vôtre.

FIGARO.

Oh ! pardon, mes idées se croisent, s'embarrassent ; mais je reviens à vous seigneur Pedro ; voyons que desirez vous ?

PEDRO.

Je suis prêt à finir le plan dont vous m'avez donné le sujet. Mon notaire est là. Je viens savoir si rien n'éloigne le moment de la signature, si vous n'avez rien imaginé.

FIGARO.

Ah ! vous pouvez renvoyer ce notaire là. J'ai des incidents à vous fournir qui prendront place avant son arrivée.

PEDRO.

Ah, tant mieux.

FIGARO.

Le pere a pris un nouveau domestique, un jeune égrillard, qui ne s'est présenté que pour donner de la tablature à l'autre, à celui qui marie la demoiselle.

PEDRO.

En effet, cela doit donner du mouvement ; c'est comme une lutte.

FIGARO.

Ce nouveau venu est d'accord avec la mere, la fille, la suivante ; il n'y a pas jusqu'au pere qui ne s'y laisse prendre.

PEDRO.

Et l'autre fripon ? que fait-il ? que dit-il.

FIGARO.

(*A part.*) Peste soit de l'apropos, (*haut.*) Il creuse sa cervelle, se dépite souvent et rêve aux moyens de réussir.

PEDRO.

Mais on le contrarie ?

FIGARO.

Vous y êtes.

PEDRO.

Cette idée me plaît.

FIGARO.

C'est fort heureux.

PEDRO.

En voilà au moins pour un acte de plus... A mon tour, seigneur Figaro, j'imagine une chose que vous ne désaprouverez peut-être pas. Si nous faisions de ce nouveau domestique un amant déguisé, et que...

FIGARO, *dans l'attitude d'un homme frappé de quelque chose imprévu, les deux bras étendus vers l'auteur avec transport.*

Ah ! quel coup de lumiere !

PEDRO, *surpris et presque effrayé.*

Hé bon dieu !

(*Un moment de silence, chacun dans une attitude différente.*)

FIGARO, *avec chaleur.*

Et j'ai pu ne pas le deviner ! ses propos, son audace, sa fermeté ; tout ne me le disait-il pas ? Je devais lire dans ses yeux, je devais le reconnaître : Mais je les tiens, leurs projets sont renversés ; c'est un jour de triomphe.

PEDRO.

Saisissons ce moment, (*il tire son écritoire, sa plume, et écrit sur son genou.*)

FIGARO, *sans faire attention à Pedro.*

Que nulle crainte ne me retienne. Ce n'est plus le temps d'observer, d'examiner ; il n'y à qu'un pas d'un tel soupçon à la certitude. Oh ! précieuse découverte ! Un amant déguisé !... Ah ! vous faites des complots,

femmes hardies ! Vous vous flattez de réussir ! Non, non, plus d'espoir pour vous. C'est moi seul qui gouverne.

PEDRO, *écrivant.*

Le bel enthousiasme !

FIGARO, *continuant.*

Belle ingénue ! vous serez mariée, mais à mon gré ; mais vous épouserez celui que je vous destine. Ah ! vous vouliez me jouer ! Cette tranquillité qui me surprenait, ce visage riant, c'était l'ouvrage du nouveau venu... Qui est-il ? d'où vient-il ?... et que m'importe ? il partira, voilà ce qui m'intéresse. Oui, il partira, j'en jure... par la dot qui va m'enrichir.

PEDRO, *s'en allant.*

Elle est pourtant de moi cette scene-là.

SCENE VII.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, *rencontrant Suzanne.*

Ah ! te voilà ?

SUZANNE.

Oui, je reviens.

FIGARO.

Tu as été bien du temps à cette promenade.

SUZANNE.

Je ne comptais pas aller bien loin, moi ; j'ai affaire ici.

FIGARO.

Je le crois ; en effet, il est inutile d'aller courir, de se fatiguer. Tu as déjà bien de l'ouvrage, ma pauvre femme.

SUZANNE.

Mais assez.

FIGARO.

Nous travaillons avec plaisir quand nos services sont agréables.

SUZANNE.

Tu as raison.

FIGARO.

Madame la Comtesse et sa fille sont aisément satisfaites.

SUZANNE.

Elles ne sont pas trop exigeantes.

FIGARO.

Elles te donne cependant de l'occupation.

SUZANNE.

Il faut bien employer son temps.

FIGARO.

Et la besogne se renouvelle.

SUZANNE.

Que veux-tu, mon enfant ? il faut prendre son parti.

FIGARO.

C'est un trésor qu'une femme laborieuse.

SUZANNE.

Celle qui ne l'est pas s'ennuie.

FIGARO.

Je vais avoir un peu moins d'occupation, moi.

SUZANNE.

Comment cela ?

FIGARO.

Elle sera partagée.

SUZANNE.

Ah ! oui : le jeune Figaro.

FIGARO.

Il est de retour.

SUZANNE.

Je crois l'avoir apperçu. A-t-il amené le notaire ?

FIGARO.

Je ne sais. En tout cas le notaire s'en retournera.

SUZANNE.

Tant mieux.

FIGARO.

Tu ne sais rien de nouveau ?

SUZANNE.

Mon dieu ! rien.

FIGARO.

Je sais, moi, quelque chose.

SUZANNE.

Tu me le diras ?

FIGARO.

Tu en parlerais.

SUZANNE.

Pourquoi ? si c'est une chose qu'on ne puisse pas dire à tout le monde.

FIGARO.

Il y a bien quelqu'un à qui je suis sûr que tu ne le diras pas.

SUZANNE.

A qui ?

FIGARO.

A monsieur le Comte.

SUZANNE.

Dis-moi donc ce secret.

FIGARO.

Oh ! ce n'en sera peut-être pas un tout-à-l'heure.

SUZANNE.

Tu me fais languir.

FIGARO.

Je t'y prépare.

SUZANNE.

Parle donc, (*à part.*) Il commence à m'alarmer.

FIGARO.

Cet aimable nouveau venu...

SUZANNE.

Hé bien ?

FIGARO.

Il a de la tournure, de la grace ; il se présente bien : On le prendrait pour un homme de qualité.

SUZANNE.

Miséricorde.

FIGARO.

(*En confidence.*) Je sais qui c'est : Je le connais.

SUZANNE, *commençant à ce troubler.*)

Tu sais... tu connais... Que dis-tu ?

FIGARO.

Je dis que ma Suzanne est fort aimable ; que madame la Comtesse est bonne mere ; et que mademoiselle Inez, qui n'a que quinze ans, doit être fort contente d'avoir son amant si près d'elle.

SUZANNE, *augmentant de trouble.*

Esprit méchant ? tu inventes, et voudrais faire passer pour vérité...

FIGARO.

Le projet étoit bien conçu... Va porter cette nouvelle à Monseigneur.

SUZANNE.

Non, je ne crois pas qu'il soit un homme...

FIGARO.

Non, hé bien, j'irai moi-même.

SUZANNE.

Ton affreux caractere... un mensonge... le plus noir...

FIGARO, *avec emportement.*

Veux-tu que je te nomme cet amant déguisé ?

SUZANNE, *la tête perdue.*

Ah ! grand dieu ! grand dieu. (*elle sort.*)

SCENE VIII.

FIGARO, *seul.*

HEM ! Ce trouble est une bonne preuve ? puis-je encore douter ?... Allons, Figaro, tu es né pour entreprendre et pour réussir.. Les obstacles s'aplanissent d'eux-mêmes. Je n'ai qu'à marcher.

SCENE IX.

FIGARO, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

C'EST vous que je cherche, monsieur Figaro.

FIGARO.

Je n'ai pas le temps.

LE DOMESTIQUE.

C'est une chose importante pour vous.

FIGARO.

Laissez-moi tranquille.

LE DOMESTIQUE.

Écoutez-moi.

FIGARO.

Quel acharnement ?

LE DOMESTIQUE.

Le jeune Figaro...

FIGARO, *s'arrêtant.*

Le jeune Figaro ! (*à part.*) Quelque nouvelle découverte.

LE DOMESTIQUE.

Il est arrivé : je l'ai vu avec...

FIGARO.

Avec le notaire ?

LE DOMESTIQUE.

Non : avec votre femme.

FIGARO

Quand celà ?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a qu'un moment.

FIGARO.

Elle sort d'avec moi.

LE DOMESTIQUE.

Elle sortait d'avec lui quand vous l'avez vue.

FIGARO.

Ils étoient seuls ?

LE DOMESTIQUE.

Oui.

FIGARO.

As-tu eu l'esprit d'écouter ?

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manque jamais.

FIGARO.

Que disaient-ils ?

LE DOMESTIQUE.

Rien du tout. Oh ! pas un mot.

FIGARO.

Au diable l'imbécile.

LE DOMESTIQUE.

Mais il lui a pris la main... Il l'a embrassée : mais, là, de bonne amitié... Elle ne s'est pas défendue.

FIGARO.

FIGARO.

Elle aime à obliger.

LE DOMESTIQUE.

Il a bien l'air d'en être amoureux.

FIGARO, *à part.*

Elle ne s'attendoit pas alors à ce qui vient de lui arriver.

LE DOMESTIQUE.

Je crois qu'elle en tient aussi.

FIGARO, *à part.*

Allons trouver monsieur le Comte.

LE DOMESTIQUE.

Cela vous est donc égal.

FIGARO.

Hé ! laisse-moi.

LE DOMESTIQUE.

A la bonne heure, (*en s'en allant.*) Si j'avais une femme, je ne serais pas comme ça, moi.

SCENE X.

FIGARO, *seul.*

Je ne dirais pas : je crois, je soupçonne, je crains. Mais, je sais, j'ai vu, j'ai entendu : hâtons-nous : la pert e d'une minute, seule ne se réparerait pas.

SCENE XI.

Le jeune FIGARO, LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE, *au jeune Figaro.*

Non, mon ami, je ne veux pas que tu t'en ailles.

FIGARO.

Ah ! Monseigneur, vous venez à propos.

LE COMTE, *au jeune Figaro.*

C'est une étourderie de jeunesse, voilà tout.

FIGARO.

Il s'est introduit ici...

LE COMTE.

Je le sais.

FIGARO.

Sous un prétexte ; avec une recommandation surprise.

LE COMTE.

Calme-toi.

FIGARO.

Pour séduire...

LE COMTE.

Il faut lui pardonner !

FIGARO.

Lui pardonner !

LE COMTE.

Oui, oui : bannis toute inquiétude, sois tranquille.

FIGARO.

Mais, Monseigneur, c'est vous qui devez être...

LE COMTE.

Il m'a tout avoué. J'ai entendu Suzanne alarmée qui lui disait. Nous sommes perdus ; vous êtes découvert. J'écoute : il parle de son amour, de son malheur. Je me montre. Il tombe à mes genoux, m'avoue qu'il est fou de ta femme, et en même temps veut s'éloigner pour t'ôter tous soupçon. La délicatesse de ce procédé m'a fait plaisir. Je l'ai assuré que tu lui pardonnerais. En effet puisqu'il se repand de bonne foi...

FIGARO.

Quoi ! vous croyez...

LE COMTE.

Regarde, regarde son air confus. Ce pauvre jeune homme.

FIGARO.

Je crois que l'enfer...

LE COMTE.

Encore jaloux, à ce point! c'est un enfantillage, cela ne te va plus.

FIGARO.

Mais écoutez-moi.

LE COMTE.

Allons veux-tu l'accabler de reproches?

FIGARO.

Un mot, c'est pour...

LE COMTE.

Au reste ce n'est pas une intrigue, ta femme n'était pas prévenue de son arrivée.

FIGARO, *tapant du pied.*

Oh! ma tête! ma tête.

LE COMTE.

Ta tête? ta tête... ne crains rien. Il ne sera plus question d'amour, il m'en a donné sa parole d'honneur.

FIGARO.

Je vous dis, monsieur le Comte...

LE COMTE.

Si j'avais la moindre idée que cela continuât je le chasserais tout de suite, tu peux t'en fier à moi.

FIGARO.

J'enrage.

LE COMTE, *au jeune Figaro.*

Allons, puisqu'il sait tout, tu lui dois au moins tes excuses.

FIGARO.

Ho! je suis...

Le jeune FIGARO.

Daignez me pardonner, Suzanne est bien jolie: Je n'ai pu jusqu'à ce moment surmonter cette passion criminelle... Mais j'ouvre les yeux sur ma faute, et je vous jure, mon ami, mon bon ami, que désormais vous n'aurez rien à me reprocher; je suis moins coupable, hélas! que malheureux.

LE COMTE, *à Figaro.*

Résiste à cela, si tu le peux. Je l'ai assuré que tu lui pardonnerais, et je ne compte pas m'être trompé.

FIGARO, *appuyant avec colere sur chaque mot.*

Ce n'est pas de ma femme que.

LE COMTE.

C'est de lui que tu as le plus à te plaindre; je le sais: tu parles comme un bon mari qui rend justice à sa femme: c'est bien, mais pour faire mieux encore, puisqu'il est si pénétré de sa faute, touche dans sa main, et soyez bons amis.

FIGARO.

Ah! il est fort, celui-là.

LE COMTE.

Je le demande: il ne l'obtient pas? je te l'ordonne.

FIGARO.

Quoi! je ..

LE COMTE, *d'un ton menaçant.*

Si tu balances...

FIGARO, *prennant sur lui et tendant la main.*

Bon jour, mon ami, et vive la joie.

Le jeune FIGARO.

Oh! que de générosité! et de votre part, Monseigneur, que de complaisance.

LE COMTE.

Voilà qui est bien. (*au jeune Figaro.*) Va, mon garçon, mais que...

Le jeune FIGARO, *à part.*

Vous n'avez plus besoin de me le recommander. (*A Figaro.*) Adieu Figaro.

LE COMTE, *le rappelant.*

A propos, et ce notaire, arrive-t-il enfin ?

Le jeune FIGARO.

Il sera ici dans une heure au plus tard.

LE COMTE.

Bien, (*à Figaro sortant.*) A ton âge ! marié depuis un siecle ! fi ! tu n'as pas le sens commun.

SCENE XII.

FIGARO, *seul.*

(*Il chante.*) Il faut que je chante : c'est le meilleur parti que je puisse prendre... Ce comte Almaviva est le complice de tous ceux qui le trompent. Voulez-vous le jouer ? il vous sert sur les deux toits. (*après un moment de réflexion.*) Un moment ! entendons-nous. Il serait bien possible que ce fut vraiment à ma femme que ce drôle-là veut en conter. C'est que dans ce cas... Le mariage de Don Alvar se ferait avec moins de peine, oui ; et pour ma part je serais... (*il porte la main à son front.*) S'il est amoureux de la demoiselle, point de dot à partager. S'il amoureux de ma femme... danger d'une autre espece. Voyons ; d'un côté, l'honneur ; de l'autre, l'argent. Il faut faire un choix... Bah ! j'aime mieux... Je ne veux pas dire ma façon de penser, mais elle est assez à la mode... (*revenant.*) Je suis quinze mille fois plus bête que je l'aurais cru, d'être prêt à ajouter fois... Je ne me reconnais pas. Cherchons l'occasion de convaincre Monseigneur de cette jolie intrigue, et sachons profiter du premier mouvement de sa colere. (*Il sort.*)

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *seul.*

Il est six heures : Don Alvar est de retour, mais le notaire n'est pas encore ici. J'ai le temps de visiter mes ouvriers, de donner un coup d'œil à mon jardin. Ces femmes ont été se promener au moment où il faisait bien chaud ; la fraîcheur du soir invite à sortir, elles se renferment ; il faut pourtant que je leur montre les nouvelles dimensions de mon parc.

SCENE II.

SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE, *à Suzanne qui entre.*

Suzanne, la Comtesse est-elle bien fatiguée de sa promenade ?

SUZANNE.

Non, elle y a été si peu de temps.

LE COMTE.

Mais aussi quel moment avait-elle choisi ?

SUZANNE.

Fantaisie.

LE COMTE.

Est-ce qu'elle ne compte pas sortir de la soirée ?

SUZANNE.

Quand le notaire sera arrivé, si vous voulez, elles iront prendre le frais.

LE COMTE.

Avant qu'il arrive, ou après le contrat signé, à la bonne heure. Tu ne sortiras pas, toi ; n'est-ce pas ?

SUZANNE.

Pourquoi me demandez-vous cela ?

LE COMTE, *badinant.*

Pour rien... C'est que si je sors, je n'aurai pas besoin d'emmener avec moi le jeune Figaro.

SUZANNE.

Vous me plaisantez Monseigneur.

LE COMTE.

Suzanne ! Suzanne ! il est bien tourné.

SUZANNE.

Je ne l'ai pas trop remarqué.

LE COMTE.

Non pas trop, je veux le croire. Mais assez.

SUZANNE.

Vous me soupçonnez donc...

LE COMTE.

Te soupçonner ; oh ! non ce n'est pas du tout cela.

SUZANNE.

Vous êtes donc bien sûr que je fais un peu d'attention à ce jeune homme !

LE COMTE.

Un peu? voila comme tu ne veux jamais entendre que la moitié de ce que je te dis.

SUZANNE.

Madame a meilleure opinion de moi.

LE COMTE.

Mais l'opinion que j'ai de toi est fort bonne. Ce jeune Figaro en vaut bien la peine... d'ailleurs c'est toujours un Figaro ; c'est presque ne pas être infidelle.

SUZANNE.

Presque ! mais Monseigneur...

LE COMTE.

C'est une nouvelle connaissance.

SUZANNE.

Non, il y a fort long-temps que je le connais : Je n'étais pas encore mariée.

LE COMTE.

Tu le connaissais avant ton mariage? Oh ! ce pauvre Figaro.

SUZANNE.

Lequel plaignez-vous ?

LE COMTE.

Celui dont nous ne parlons pas.

SUZANNE.

Hé bien ! parlons-en, monsieur le Comte, cela changera la conversation.

LE COMTE.

Elle en sera moins gaie : parler de son mari est assez triste, mais parler de son amant...

SUZANNE.

Ah ! vous allez trop loin. Où en serais-je si Figaro, mon mari, avait la même idée que vous ?

LE COMTE.

Ce n'est pas moi qui la lui donnerai : au contraire : et si sa grande colere contre ce jeune homme, s'étendait jusqu'à toi ; je m'offre à répondre de ta fidélité. T'a-t-il parlé à ce sujet ?

SUZANNE.

Comme un mari prêt à me croire des torts que je n'ai pas ; mais n'assurant pas, comme vous...

LE COMTE.

N'importe, un seul soupçon de sa part tirerait plus à conséquence, serait plus fâcheux que la certitude que je puis avoir.

SUZANNE.

Quoi ! toujours...

LE COMTE.

J'étais là, tu le sais... Nous sommes perdus !... Vous êtes découvert, qu'est-ce que cela signifiait ? tu baisses les yeux ; tu souris, ce souris est de meilleure fois que toi : mais vas, je n'en parlerai pas. Je ferai plus ; je veux dissiper totalement l'inquiétude de ton mari ; je vais appeller Figaro. Tu vas entendre.

SCENE III.

LE COMTE, SUZANNE, LES DEUX FIGARO, *paraissant chacun de différent côté.*

Les deux FIGARO.

Monseigneur.

LE COMTE.

Ah ! vous voilà tous les deux, (*à Figaro.*) Ce n'est qu'à toi que je voulais parler. (*au jeune Figaro.*)

Mais approche puisque te voilà, tu n'est pas de trop, (*à Figaro.*) Je pense bien que tu as déjà fait tes réflexions, et que ta colere est vraiment passée : mais songe que je ne veux pas que tu fasses mauvais ménage avec ta femme, qui dans le fond ne peut pas répondre de la folie d'un jeune étourdi. Elle t'aime toujours et n'est pas capable de te tromper, entends-tu ?

FIGARO.

J'entends fort bien, monsieur le Comte ; mais vous ne voulez pas m'entendre.

SUZANNE, *à Figaro.*

Est-ce qu'il te reste quelqu'idée défavorable sur mon compte ?

Le jeune FIGARO, *à Figaro.*

Est-ce que vous ne croyez pas à la parole d'honneur que j'ai donnée ?

FIGARO.

Laissez-moi tranquille, l'un et l'autre, aimez-vous si vous le voulez. Je ne risque rien de vous le permettre.

LE COMTE.

Aimez-vous si vous le voulez ! c'est trop. Je ne le permets pas moi ; mais je suis de ton avis quand tu dis que tu ne risque rien.

SUZANNE.

Ah ! rien, mon Figaro.

Le jeune FIGARO.

Ah ! rien du tout. Je ne leverais seulement pas les yeux sur Madame.

FIGARO.

Ils se moquent de moi tout à leur aise, j'aurai mon tour.

LE COMTE.

Suzanne, va chez la Comtesse, et dis lui que si elle n'est pas trop fatiguée, elle vienne me rejoindre à l'entrée du parc, avec ma fille ; (*au jeune Figaro*) et vous le passionné repentant allez dans ma chambre prendre mon chapeau et ma canne toisée. (*Ils hésitent tous les deux.*) Hé bien, ni l'un ni l'autre ne partent ?

Le jeune FIGARO, *à Suzanne.*

Allez avertir madame la Comtesse, j'irai après dans la chambre de Monseigneur.

SUZANNE, *au jeune Figaro.*

Allez chercher la canne et le chapeau, j'irai tout-à-l'heure avertir Madame.

LE COMTE.

Que signifie cette cérémonie-là ? Partez-donc tous les deux.

Le jeune FIGARO.

Mais monsieur le Comte...

SUZANNE.

Mais Monseigneur...

Le jeune FIGARO, *montrant la porte du fond.*

C'est par là qu'il faut passer pour aller chez vous.

SUZANNE, *montrant la même porte.*

C'est par là qu'il faut passer pour aller chez Madame.

LE COMTE.

Hé bien ?

Le jeune FIGARO, *montrant Figaro.*

Si nous sortons ensemble, la jalousie va lui faire croire encore...

FIGARO, *à part.*

Ah ?... Ils ne tarissent point.

SUZANNE, *à Figaro.*

Viens avec moi, Figaro : accompagne-moi : tu seras bien plus sur.

FIGARO.

Eh ! va t'en.

LE COMTE.

C'est pousser loin le scrupule... vous me faites rire. Je veux que vous sortiez ensemble. Nous vous verrons vous séparer. Ma chambre est à droite ; celle de ma femme à gauche : partez.

(*Suzanne et le jeune Figaro sortent à côté l'un de l'autre ; mais à quelque distance, et détournent la tête d'une maniere affectée.*)

LE COMTE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

FIGARO, *à part.*

On le joue, et il trouve cela plaisant.

SCENE IV.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

Tu ne ris pas toi ?

FIGARO.

J'aurais de la peine à en attraper l'envie.

LE COMTE.

Tes idées te poursuivent donc partout ; toujours ombrageux ?

FIGARO.

Et vous pas assez, Monseigneur, puisqu'enfin je trouve un moment pour vous le dire.

LE COMTE.

Que veux-tu donc me faire croire ?

FIGARO.

Vous pensez de bonne-foi que ce jeune galant est ici pour ma femme.

LE COMTE.

Prends garde, Figaro, tu hasardes...

FIGARO.

Non, Monseigneur, je ne hasarde rien : je suis bien convaincu de la vérité de ce que je dois vous dire.

LE COMTE.

Explique-toi donc ; car tu m'impatientes.

FIGARO.

Hé bien : je sais tout ce qui se passe : Ce jeune homme est ici pour votre fille.

LE COMTE.

Quoi ! tu...

FIGARO.

Écoutez-moi sans colere. Je l'ai deviné. C'est ce que le trouble de Suzanne m'a confirmé ; et la preuve en est bien dans ce que vous avez entendu vous-même.

LE COMTE.

Cela n'est pas possible, et je devrais te punir de tes soupçons.

FIGARO.

Vous me punirez ; mais vous ne serez éclairé de rien ; et si vous voulez me croire ; vous découvrirez tout.

LE COMTE, *réfléchissant*.

« Nous sommes perdus ; vous êtes découvert ».

FIGARO.

S'il étoit question de ma femme, nous sommes perdus ! est bien ce qu'elle avait à dire ; mais vous êtes découvert, ne s'adressait pas à son égal.

LE COMTE.

Que faut-il que je fasse dans cette circonstance ?

FIGARO.

Tenez : Il me vient une idée excellente : vous allez sortir : Madame et Mademoiselle vont vous trouver, je vais m'en aller aussi. Suzanne et ce jeune Figaro seront bien sûrs d'être seuls : ils parlerons sans crainte ; cependant, vous, Monseigneur, vous serez dans ce cabinet d'où vous pourrez entendre ce qui se dira.

LE COMTE.

Eh bien ! je rentrerai ; je serai-là quand ils me croiront occupé ailleurs ; mais si rien ne me concerne, prends garde à toi.

FIGARO.

Je me soumets à tout ; je suis sûr de ce que j'avance. Le voici. (*bas*.) Prenez la canne et le chapeau et qu'il vous voye sortir.

SCENE V.

Le jeune FIGARO, FIGARO, LE COMTE.

Le jeune FIGARO, *donnant la canne et le chapeau*.

VOILA Monseigneur, ce que vous avez demandé.

LE COMTE.

C'est bon ; je vais attendre la Comtesse et ma fille.

FIGARO, *au Comte*.

Vous n'avez rien à m'ordonner pour le moment ?

LE COMTE.

Non.

FIGARO.

Si je n'ai rien à faire ici, me permettez-vous de sortir ? J'irai chez ces auteur.

LE COMTE.

Tes nouveaux protégés, dont tu m'a parlé ? Vas ; mais ne sois pas longtemps absent.

FIGARO.

Pas plus de temps qu'il m'en faudra. (*le Comte sort*.)

SCENE VI.

Le jeune FIGARO, FIGARO.

Le jeune FIGARO, *à part*.

SUZANNE s'était peut-être trop-tôt allarmée. Voyons s'il me connaît réellement.

FIGARO, *à part*.

Tâchons de le démasquer,

Le jeune FIGARO.

Hé bien, Figaro, que dis-tu de monsieur le Comte qui m'a cru amoureux de ta femme ?

FIGARO.

Est-ce que tu ne l'es pas ?

Le jeune FIGARO.

Non, en vérité, c'est une ruse que le moment m'a fournie pour me tirer d'embarras.

FIGARO, *à part*.

C'est à moi qu'il l'avoue : Ah... ce mortel-là fatigue mon esprit.

Le jeune FIGARO.

Il est digne de toi, ce détour : avoue que ton nom me va bien.

FIGARO.

Mais sommes-nous assez bons amis pour me faire cette confidence.

Le jeune FIGARO.

Bons amis ? pas du tout. Je te dis la vérité tout simplement pour que tu sois mieux ma dupe.

FIGARO.

Et quel est ton but ?

Le jeune FIGARO.

Je te l'ai dit ; d'empêcher le mariage de Don Alvar.

FIGARO.

C'est donc pour la demoiselle que tu t'es introduit céans ?

Le jeune FIGARO.

Peut-être.

FIGARO, *à part.*

Ah ! monsieur le Comte, que n'êtes-vous déjà dans le cabinet ! (*au jeune Figaro, avec l'air de le connaître, ôtant son chapeau.*) Et pourquoi n'avez-vous pas eu plus de confiance en moi ? croyez-vous que j'eusse voulu vous nuire ? Vous vous montrez en simple domestique, et vous m'ôtez le mérite d'avoir pour vous des égards qui vous sont dûs ; mais puisque vous avez pu vous tirer du danger que le trouble de Suzanne vous a fait courir, je suis encore à temps de vous rendre service, si vous m'assurez une récompense proportionnée au succès, je vous aiderai dans vos amours ; la condition que j'y mets doit vous répondre de ma sincérité.

Le jeune FIGARO.

Puisque tu veux me servir, je m'abandonne à toi. Commence d'abord par remettre ton chapeau ; l'habit que je porte te rend mon égal. Apprends... mais ne me trahis point... que tu n'es... qu'une pauvre pécore, qui n'en saura pas d'avantage.

FIGARO.

Maître ou laquais, homme ou démon que l'enfer a député vers nous, puisse-tu...

Le jeune FIGARO.

Tu jures ! des imprécations ! Eh ! parlons tranquillement. J'ai sur toi bien de l'avantage ; tu ignore qui je suis, et je te connais.

FIGARO.

D'aujourd'hui ?

Le jeune FIGARO.

De long-temps. En veux-tu la preuve ? Tu n'as d'existence que par les bienfaits d'un Seigneur qui t'a accueilli ; et pour toute reconnaissance, tu te moques de ton bienfaiteur, tu l'as toujours trompé ; tu lui as joué des tours perfides : Tu as été bien amoureux de ta femme, et bien jaloux de ton maître ; tu n'as connu tes parens qu'à l'époque de ton mariage ; tu n'as pas long-temps pleuré leur mort : Sans toi monsieur le Comte eût moins négligé sa femme et ne s'en fût pas séparé.

FIGARO.

Doucement, doucement, ce portrait n'est pas assez ressemblant pour que tu prennes la peine de l'achever... Mais qui diable es-tu ?

Le jeune FIGARO.

Je suis le jeune Figaro, au service de monseigneur le comte Almaviva, demeurant au château d'Aguos-Frescas, à trois lieues de Séville. Voilà mon nom, mes qualités, et mon adresse.

FIGARO.

Tu ferais fort bien de prendre un autre nom, et de loger ailleurs.

Le jeune FIGARO.

Non pas, je veux être près de toi. Si je n'acquiers pas la réputation du premier Figaro, je veux au moins en être l'ombre.

FIGARO.

Jolie société que j'aurai-là ! Mais dis-moi, comment tu sais l'histoire de mon mariage, de mes parents, de tout ce qui me concerne.

Le jeune FIGARO.

N'as-tu pas toi-même longuement conté ton histoire à qui a voulu l'entendre.

FIGARO,

FIGARO.

Excès de confiance.

Le jeune FIGARO.

Dis plus-tôt d'amour-propre,

FIGARO.

Je gagnais donc à me faire connaître.

Le jeune FIGARO.

Non, mais en affectant une philosophique joie, tu as prétendu faire croire aux bonnes gens que tu étais supérieur aux autres hommes.

FIGARO.

Je l'ai prouvé.

Le jeune FIGARO.

Quand tu n'as eu qu'un Bazile à combattre.

FIGARO.

Tout autre que Bazile l'eût emporté sur moi ?

Le jeune FIGARO.

Je te le prouve : tu ne te defends pas ; tu as jusqu'à présent voulu passer pour un homme d'esprit, et tu n'as jamais eu qu'un babil entortillé et vuide de sens.

FIGARO.

Vuide de sens ! Quand j'ai déclamé hautement contre les sots dont ce bas monde fourmille...

Le jeune FIGARO.

Qui te la dit ?

FIGARO.

Comment ! qui me la dit !

Le jeune FIGARO.

Oui ; peux-tu t'en rapporter à toi pour avancer ton jugement ? L'honnête homme, au cœur droit, a l'esprit juste, voit les torts, les défauts, les vices d'un autre homme, mais attends le cri public pour oser prononcer, il sait que l'erreur, la prévention sont inséparables de la faible humanité ; il se méfie de lui-même et ne donne jamais le signal de la proscription.

FIGARO.

Un homme, quelque saient son état et son rang, n'a donc pas le droit de dire qu'il est choqué des vices accrédités ? et si l'abus du pouvoir fait commettre des injustices, si des lois mal interprêtées font perdre de justes causes ; si de petits moyens font parvenir aux grands emploits ; si la probité rigide est un motif d'exclusion ; si les arts agréables l'emportent sur les talents utiles ; si nos grands esprits n'enfantent que de petites productions ; si nos comédies, le jeu de nos acteurs ne sont plus que d'une bigarure ; si avec vingt vers on fait un opéra ; si avec trois mots on fait une ariette ; il faut crier au miracle sur tout cela, ou garder un silence stupide ?

Le jeune FIGARO.

Où sont tes titres pour que la société doive te décerner le droit de parler en son nom, et d'en être le vengeur ?

FIGARO.

Mes titres !... mes titres !... Tu t'introduis dans ce château pour séduire la fille de Monseigneur, au nom, et pour le compte de je ne sais qui, et j'ai tort d'en être justement indigné, et de le témoigner tout haut ?

Le jeune FIGARO.

Ah ! ah ! je suis de ceux que tu reprouves d'encencer dans ton cœur, et voici pourquoi tes projets ne sont pas d'accord avec les miens ; quel est ce D. Alvar à qui tu veux qu'elle s'unisse ? et si tu l'emportes, l'auras-tu tenté par attachement pour ton maître, ou par intérêt pour toi ? Je l'ignore, mais j'affirmerais que tes vues sont criminelles : les miennes ne le sont pas.

FIGARO.

Laissons cela, et faisons-nous loyalement la guerre. Je t'avertis que la journée n'est pas finie, et que tu pourrais ce soir être obligé de chercher un gîte ailleurs.

Le jeune FIGARO.

Oui : je pourrai te dire adieu. Mais c'est toi qui partiras.

FIGARO.

Si par hasard tu étais député par celui-là même qui t'a adressé à Monseigneur, ton congé n'en serait que plus sûr. Crois-moi : va t'en avant qu'on te chasse, on pourrait le faire un peu brutalement.

Le jeune FIGARO, *lui frappant sur l'épaule.*

Figaro je te conseille de ne pas te charger de cette commission. (*Il sort.*)

SCENE VII.

FIGARO, *seul.*

L'IDÉE qui m'est venue pourrait bien se trouver juste. Tant de détails sur mon compte... cet accord entre lui et nos dames... Cette recommandation, cette lettre... tout cela me paraît suspect. Chérubin, depuis plus de douze ans n'as paru chez nous, mais il peut avoir visité sa maraine, s'être pris de belle passion pour sa fille, et toutes les deux rappellées ici, nour envoie son valet pour nous intriguer et lui rendre un compte fidele de ce qui se passe. Cela me paraît vraisemblable... valet de Chérubin... valet d'un autre, peut-être... l'amant lui-même déguisé... amant de Mademoiselle... où amoureux de ma femme... quoi qu'il en dise... Je ne sais plus à qu'elle idée m'arrêter, mon esprit s'embarrasse, ne saisie rien, je crois voir; tout m'échappe : des soupçons, point de certitude, une preuve arrive au moment ou je doute. La preuve du contraire m'arrête ou bout de tout cela, que sais-je ? qu'ai-je deviné ? qu'ai-je découvert ?... Monsieur le Comte ne revient point ! ce serait pourtant le moment. Personne ici qui l'empêche de se placer dans le cabinet... Ce diable de notaire m'impatiente avec sa lenteur... Torribio promene ses espérances dans les allées solitaires du parc... Si ce jeune Figaro pouvait se trahir ! C'est ici qu'il s'entretiendront, se croyant seuls : C'est d'ici qu'ils sont plus à portée de voir de loin venir ceux qui pourraient les surprendre. Mais ce cabinet qui est là... Arrivez-donc monsieur le Comte, vous me faites mourir.

SCENE VIII.

FIGARO, LE COMTE.

LE COMTE.

ME voilà, personne ne m'a vu rentrer.

FIGARO.

J'attendais avec impatience.

LE COMTE.

Ce que je vais faire est bien inutile : plus j'y pense...

FIGARO.

Nous pensons bien différemment. Entrez, par grace.

LE COMTE.

Si tes soupçons...

FIGARO.

Vous me direz tout cela quand vous serez bien sûr que j'ai tort.

LE COMTE, *va et revient.*

Prends-garde à toi.

FIGARO.

Au cabinet.

LE COMTE.

Je ne te pardonnerai de ma vie.

FIGARO.

Au cabinet.

LE COMTE.

Croire aussi légérement !

FIGARO.

Au cabinet.

LE COMTE.

Nous verrons par quel moyen...

FIGARO.

Au cabinet : j'entends du bruit.

(Le Comte entre précipitamment, Figaro referme la porte et dit en se retournant au moment ou Suzanne entre.) Il étoit temps.

SCENE IX.

SUZANNE, FIGARO.

SUZANNE.

EST-CE que tu m'attendais ? je n'ai pas pu quitter Madame plutôt, je ne te savais pas ici.

FIGARO.

Hé ! mais ne serait-il pas nécessaire que je ne te perdisse pas trop de vue ?

SUZANNE.

En vérité, là, de bonne-foi ; tu te sens un peu de jalousie ?

FIGARO.

Veux-tu que je te donne le bras ? nous irons ensemble joindre monsieur le Comte.

SUZANNE.

Non, Madame ne veut pas sortir, et je reste.

FIGARO.

Décidément ?

SUZANNE.

Oui.

FIGARO.

Et monsieur le Comte qui les attends ?

SUZANNE.

Pour vous toiser des allées, combler des fossés, tracer les détours du jardin à l'anglaise. Tout cela ne sera pas fini aujourd'hui. Nous irons demain.

FIGARO.

Je le dirai donc à Monseigneur, il faut que j'aille plus loin, moi, mais c'est mon chemin, adieu, ma femme.

SUZANNE.

Adieu, Figaro.

SCENE X.

SUZANNE, *seule.*

NOUS voilà libres. Nous pourrons jaser à notre aise, sans crainte d'être entendus. Un Figaro de moins, et celui qui était bon d'écarter ; un Figaro qui reste, et c'est le plus gentil.

SCENE XI.

INEZ, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE.

C'EST bien, vous sortez de votre chambre au bon moment. Monsieur le Comte visite son parc ; s'éloigne du château ; D. Alvar n'osera se montrer nous sachant seuls ici. Oh ! chere liberté ! premier des biens ! nous en jouissons si peu ! Enfin nous voilà tranquilles, nous pouvons parler hardiment.

LA COMTESSE.

Je crains que mon mari ne nous soupçonne d'avoir quelque raison pour ne pas aller le joindre.

SUZANNE.

Bon ! Figaro l'avertit que vous n'irez point ! que vous renvoyez cette partie à demain. Que pourrait-il conjecturer de ce refus ?

LA COMTESSE.

Que sais-je ?

INEZ.

Et... lui... est-il sorti aussi ?

SUZANNE.

Qui ! lui !

INEZ.

Tu ne m'entends pas ?

SUZANNE.

Oh ! oui je sais ce que vous voulez dire.

INEZ.

Hé ! bien ?

SUZANNE.

Il est par-là qui rode et cherche le seigneur D. Alvar votre prétendu.

LA COMTESSE.

Son prétendu !

INEZ.

Pourquoi le cherche-t-il ?

SUZANNE.

Simplement par curiosité.

INEZ.

Je crains...

SUZANNE, *montrant le jeune Figaro qui entre.*

Rassurez-vous.

SCENE XII.

INEZ, LA COMTESSE, SUZANNE, Le jeune FIGARO.

Le jeune FIGARO.

Je viens de voir ce Seigneur-là ! je n'ai cherché qu'à l'imterrompre dans ses douces revêries ; et il ne m'a pas apperçu. Je ne me suis hasardé de rentrer parce que monsieur le Comte est absent, et que le Figaro vient de passer tout près de moi, n'ayant pas l'air de revenir sitôt.

LA COMTESSE.

Je suis bien impatiente de savoir comment tout ceci se terminera.

Le jeune FIGARO.

A notre avantage. Je ne demande à la belle Inez qu'un peu de fermeté, et de chercher dans son cœur le courage qui lui est nécessaire ; mais je vous répete que Don Alvar ne sera jamais son époux : j'ai un moyen à opposer qui arrêtera monsieur le Comte ; et l'amour obtiendra aujourd'hui ce que la perfidie et la scélératesse se proposait d'enlever.

SCENE XIII.

Les précédens, LE COMTE,

LE COMTE, *sortant bursquement du cabinet.*

Je la punirai la scélératesse !

Le jeune FIGARO.

Ah ! Ciel !...

LA COMTESSE.

Mon époux !

INEZ.

Mon pere !

SUZANNE.

Grand Dieu !

} *Ensemble.*

LA COMTESSE.

Écoutez-moi, monsieur le Comte.

LE COMTE.

Que pourrai-je entendre qui vous justifiât ? (*Figaro entre et saute de joie.*)

LA COMTESSE.

Je vous avouerai...

LE COMTE.

Il n'est plus besoin d'aveu, ce que j'ai entendu me suffit. Nous vivrons encore éloignés l'un de l'autre : vous partirez demain.

LA COMTESSE, *tenant Inez dans ses bras.*

Voyez dans quel état...

LE COMTE.

Qu'elle pleure et m'obéisse.

SUZANNE.

C'est cette peste de Figaro.

LE COMTE.

Lui seul ne me trahissait pas.

SCENE XIV.

Les précédens, FIGARO.

LE COMTE, *à Figaro qui est au fond du théâtre.*

CHASSE cet homme, et donne ordre à mes gens qu'on ne le laisse pas approcher du château.

FIGARO.

Fiez-vous à moi.

SUZANNE, *bas au jeune Figaro.*

Que deviendrons-nous ?

Le jeune FIGARO, *bas à Suzanne.*

Ne craignez rien. (*au Comte.*) Monseigneur.

LE COMTE.

Sors de chez moi : sors, ou redoute ma vengeance.

SUZANNE, *bas au jeune Figaro.*

Le notaire va venir.

Le jeune FIGARO, *bas à Suzanne.*

Je trouverai le moyen de reparaître. (*au Comte.*) Si vous saviez par quel motif...

LE COMTE, *à Figaro.*

Et cet amour supposé pour Suzanne, qui favorisait tant ses complots.

SUZANNE, *bas au jeune Figaro.*

Arriverez-vous assez-tôt ?

Le jeune FIGARO, *bas à Suzanne.*

En moins d'une heure. (*au Comte.*) Vous serez vengé de celui qui vous trompe.

LE COMTE.

Je devrais me venger à l'instant : sors, misérable. (*le jeune Figaro sort.*)

FIGARO, *le suivant.*

Adieu, cadet : c'est moi qui reste.

SCENE XV.

INEZ, LA COMTESSE, SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE.

PLUS de refus, maintenant ; plus de delais : je veux être obéi.

INEZ.

Ah ! maman que je suis malheureuse !

LE COMTE.

Je vous ai déclaré mes intentions, Madame, après la signature, je fixerai l'instant de votre départ.

SUZANNE, *bas à la Comtesse.*

Tout n'est pas désespéré.

SCENE XVI.

Les précédens, FIGARO.

LE COMTE.

ALLEZ, Madame, vous m'avez entendu.

LA COMTESSE, *enmenont Inez.*

Vous êtes bien cruel, monsieur le Comte ! et bien aveugle.

SUZANNE, *à Figaro.*

Hem ! si je pouvais n'être plus ta femme ! (*elle sort.*)

FIGARO.

Que le ciel t'entende !

LE COMTE, *à Figaro en sortant.*

Je te reconnais pour mon digne et zélé serviteur,

SCENE XVII.

FIGARO, *seul.*

EXCELLENT homme ! ah !... on n'en fait plus. Le bon mariage qui va se conclure ! la belle dot ! le beau, l'utile, le désiré partage !... Je vous

noterai sur mes tablettes, journée trop tard venue! rien qui nous contrarie à présent!... Si je m'étois endormi, la fortune eût craint de me réveiller; j'ai couru après elle et je la tiens: *audaces fortuna juvat*; voilà ma devise.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO.

Hé bien! Monseigneur, vous vous êtes convaincu par vous-même. Avais-je tort dans mes soupçons.

LE COMTE.

J'ai paru trop tôt: on l'aurait peut-être nommé; et je saurai qui c'est.

FIGARO.

Je ne peux vous le dire, je n'ai que des doutes; mais qu'importe que nous le connaissions? Vous ne le craignez plus. J'ai exactement suivi vos ordres. S'il tentait d'approcher...

LE COMTE.

J'y compte, et pour ne plus avoir de précaution à prendre, il faut faire le mariage de Don Alvar, sans perdre de temps. Ce scélérat que je viens de chasser n'a sans doute pas averti le notaire.

FIGARO.

Je viens d'y envoyer un autre domestique qui nous l'amenera. Ce notaire n'a peut-être pas toute l'activité de son prédécesseur.

LE COMTE.

Je suis fâché qu'il ait cédé sa charge; je le regrette, c'est un honnête homme.

FIGARO.

Celui-ci ne l'est pas moins puisque l'autre vous a assuré que vous pouviez lui donner votre confiance.

LE COMTE.

A la bonne heure; mais je voudrais qu'il se hâtat. Je vais chercher Don Alvar qui n'ose se présenter seul. Si tu voyais arriver...

FIGARO.

Je ne perdrai pas de temps: J'irai vous avertir; comptez sur mon zele. (*le Comte sort.*)

SCENE II.

FIGARO, *seul.*

J'AURAIS bien pu lui faire part de l'idée que j'ai eue un moment, que le jeune Figaro était le valet de Chérubin lui-même. Je ne sais pourquoi je ne l'ai pas fait... c'est que... ce Comte est une vraie girouette, et puis l'habitude d'avoir toujours en réserve la moitié de mes pensées; de ne les mettre en avant qu'au plus grand besoin... allons, allons: tout est bien. Nous touchons à l'instant où les signatures vont se donner. J'ai déjà celle qui m'était nécessaire, (*il tire un papier de sa poche.*) Bonne précaution! mais inutile si le mariage n'avait pas lieu. Ce papier, dans ce cas, ne serait qu'un chiffon, (*il le remet dans sa poche.*) De quoi vais-je m'occuper? si j'avais quelque chose à craindre. Plaçons la compagnie. (*Il avance la table et un fauteuil.*) Mon cher garde-notte, vous serez-là: voilà une écritoire, des plumes, du papier au besoin. Madame le Comtesse aura la complaisance de se tenir-là: un fauteuil pour elle. Vous, la jeune mariée, vous vous tiendrez sur celui-ci, vous pleurerez dans les bras de la maman, tandis que, du coin de l'œil, vous lorgnerez le futur non aimable. Suzanne enragera dans ce coin. De bout Monseigneur à côté du notaire. Je veux, j'ordonne... je crois l'entendre. D. Alvar plus près de moi: j'aurai la moitié de ses

réponses à lui dicter. Un demi-fripon est mal-adroit à se donner l'air et le ton d'un honnête homme ; mais me voilà, moi, oui, c'est ma place : d'un coup je l'affermis.

SCENE III.

FIGARO, LE NOTAIRE.

FIGARO.

QUE demandez-vous ?

LE NOTAIRE.

Mandé par Monseigneur pour un contrat de mariage...

FIGARO.

Vivat ; le notaire arrive ! Je cours les avertir, reposez-vous. Oui si vous avez quelque chose à écrire auparavant, voilà tout ce qu'il vous faut.

LE NOTAIRE.

J'ai déjà préparé... (*montrant un papier.*) Par devant... et les noms en blancs ; les articles me seront donnés.

FIGARO.

Vous n'attendrez pas long-temps : ne vous éloignez pas d'ici. (*Il sort en courant.*)

SCENE IV.

LE NOTAIRE, PEDRO.

PEDRO, *à Figaro qui sort.*

SEIGNEUR Figaro... il s'en va bien précipitamment à quelque affaire sans doute.

LE NOTAIRE.

Il ne sera pas long-temps absent.

PEDRO.

Je vous remercie : je vais l'attendre, (*il s'assied et tire son manuscrit.*) Mon ouvrage s'avance... me voilà encore au dénouement, au moment du mariage. Voyons si les signatures seront envoyées une seconde fois.

LE NOTAIRE.

Les signatures ! est-ce que vous êtes ici pour le mariage.

PEDRO.

Vous savez bien que toutes les intrigues finissent par un dénouement de cette espece.

LE NOTAIRE.

Et c'est vous qui en êtes chargé ?

PEDRO.

Oui.

LE NOTAIRE.

Ah ! ah !

PEDRO.

C'est à Figaro que je le dois.

LE NOTAIRE.

Je suis ici pour le même objet.

PEDRO.

Pour le même objet ! vous vous êtes donc adressés ?...

LE NOTAIRE.

On est venu me chercher.

PEDRO.

Qui donc ?

LE NOTAIRE.

Un nommé Figaro.

PEDRO.

Ah ! ah ! que vous a-t-il dit de la demoisselle (*à part.*) éclaircissons-cela.

LE NOTAIRE.

Qu'elle est fort jeune et fort jolie.

PEDRO.

De l'âge à peu-près ?

LE NOTAIRE.

De quinze ans.

PEDRO, *à part.*

C'est cela (*haut.*) bien éprise du futur époux ?

LE NOTAIRE.

Au contraire ; s'il faut en croire...

PEDRO.

Seroit-ce le pere qui voudrait la contraindre ?

LE NOTAIRE.

C'est le pere qui veut ce mariage, et l'amant est à peine connu.

PEDRO, *à part.*

Je n'ai pas besoin d'en savoir d'avantage. (*haut.*) Ce Figaro ! je suis venu moi-même le prier de me donner cette ouvrage à faire. Il y consent : il me le donne ; et dans le même instant il va en charger un autre que moi ! Ce procédé me pique ; mais, quelque soit votre talent, je continuerai, et nous verrons qui des deux aura mieux suivi ses intentions.

LE NOTAIRE.

Il ne faut pas vous fâcher pour cela. Je ne dispute ni votre talent ni le droit que vous avez de terminer ce contrat de mariage, puisque vous êtes venu les solliciter. Le prix de cette démarche vous est dû, (*à part.*) c'est le tabellion du village. (*haut.*) Adieu, je vous cede la place, je vois que vous n'avez pas affaire à un concurrent avec qui il soit bien difficile de s'arranger. (*Il sort.*)

SCENE V.

PEDRO, *seul.*

PASSE, passe pour cela ; mais le seigneur Figaro n'en a pas moins de tort d'avoir donné le même sujet à deux auteurs. Je brûlerais ces manuscrits si l'ouvrage n'était pas si avancé, ne témoignons pas cependant trop d'humeur, j'ai besoin de quelque scene qui anime mon dénouement.

SCENE VI.

PEDRO, LE COMTE, D. ALVAR,

LE COMTE.

RASSUREZ-VOUS, D. Alvar ; ma volonté est une loi à laquelle il faut que chacun ici se soumette.

D. ALVAR.

Je ne devrai qu'à cette obéissance ce que j'espere un jour par mes soins.

LE COMTE.

Je vous ai choisi pour mon gendre : le notaire est arrivé ; il nous attends ; et ces refus, j'en suis sûr ne seront pas bien difficiles à vaincre. (*appercevant Pedro.*) C'est peut... est-ce vous qui attendiez ici ?

PEDRO.

Oui Monseigneur, pardon si je n'ai pas pris la liberté...

LE COMTE.

Je vous attendais avec impatience.

PEDRO.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

LE COMTE.

Figaro vient de m'avertir...

PEDRO.

Est-ce que Monseigneur daignerait agréer mon ouvrage et mes soins ?

LE COMTE.

Si je daignerai l'agréer ! c'est un vrai service que vous me rendez.

PEDRO.

Votre protection...

LE COMTE.

C'est la premiere fois que vous travaillez pour moi, mais je suis charmé de vous connaître, et je vous emploirai toujours avec plaisir.

PEDRO.

PEDRO.

Monseigneur... vous me rendez confus· (*à part.*) Je lui déderai mes pieces, Figaro n'a plus de tort avec moi.

LE COMTE.

Quel est ce papier ?

PEDRO.

C'est le commencement, une partie de l'ouvrage. Ce qui me reste à faire est le plus important.

LE COMTE.

(*A Don Alvar.*) Les articles. (*à Pedro.*) je vous dirai qu'elles sont ses intentions.

PEDRO.

Je me ferai un devoir de suivre exactement ce que Monseigneur voudra bien me prescrire : ses lumieres...

LE COMTE.

Je ne vous dicterai rien qui ne soit juste et raisonnable.

PEDRO.

Je n'en doute pas : voulez-vous, Monseigneur, jetter les yeux sur ce que j'ai déjà fait ?

LE COMTE.

Le commencement est je pense, dans la forme ordinaire.

PEDRO.

Oui, mais je serai charmé de recevoir vos avis, si vous trouvez par hasard...

LE COMTE.

Ah ! c'est trop de modestie.

PEDRO.

Il y a assez de différence dans les caracteres, pour que l'ensemble soit piquant. La fille est timide et ingénue. La mere bonne et docile, le pere a tout l'entêtement d'un homme borné, séduit par un fripon.

LE COMTE.

Comment ?

PEDRO.

C'est un grand seigneur qui, a peu de génie, et qui, sans s'en appercevoir est le jouet de tous ceux qui l'entourent :

LE COMTE.

Que dites-vous ? de qui parlez-vous ?

PEDRO.

Je parle de ce pere qui veut sacrifier sa fille, en la mariant à un avanturier.

D. ALVAR.

Cette insolence mériterait...

PEDRO.

Non il ne faut pas l'accuser d'insolence. Cet amant est au contraire souple, rampant, il cherche à excroquer une dot, et veut par ce moyen se tirer de la misere qui le poursuit.

D. ALVAR, *au Comte.*

Ce notaire a perdu la cervelle. Pourriez-vous ajouter foi...

LE COMTE.

Fi ! qu'elle idée !... (*à Pedro.*) Mais c'est une impudence dont rien n'approche.

PEDRO.

Je conviens que ce personnage est un scélérat...

D. ALVAR.

Ah ! c'en est trop, monsieur le Comte, vengez-moi de cet homme.

PEDRO, *surpris.*

De quel homme ?

LE COMTE.

De toi, faquin, je te ferai périr sous le bâton.

PEDRO, *effrayé.*

Monseigneur... Monseigneur ; ai-je pu vous offenser ?

LE COMTE.

Il est fou ! il est sur ma parole.

PEDRO.

Vous n'approuvez pas le sujet que je traite ? ce que j'ai dit n'est pas de moi. Tout cela m'a été fourni : c'est de Figaro que je le tiens.

D. ALVAR, *à part.*

Ah ! grand dieu ! je suis trahi.

LE COMTE.

Quoi !... Figaro...

PEDRO.

Oui, Monseigneur ; je n'ai parlé que d'après lui.

LE COMTE.

C'est lui qui vous a dit...

PEDRO.

Tout ce que vous venez d'entendre.

LE COMTE, *à D. Alvar.*

Ce malheureux en m'aidant à découvrir tout ce qui se tramait contre vous, voulait avoir seul le plaisir de vous perdre.

D. ALVAR.

Quel monstre :

PEDRO, *à part.*

Qu'est-ce donc qu'ils disent ?

LE COMTE.

Allez : allez, mais restez au château ; là, je vous rappelerai, je veux voir si Figaro osera vous démentir.

PEDRO.

(*saluant.*) Monseigneur... (*à part.*) Je ne comprends rien à tout cela, moi. (*Il sort.*)

SCENE VII.

LE COMTE, D. ALVAR.

D. ALVAR.

Je ne peux concevoir par quelle raison Figaro veut me noircir dans votre esprit, et rompre mon mariage.

LE COMTE.

A-t-on jamais pu deviner ce qui le fait agir ? J'ai chassé l'autre Figaro parce qu'il vous était contraire. C'est celui-ci qui m'a donné les moyens de le convaincre : qui s'ait s'il ne l'avait pas apposté lui-même. Le notaire est de leur parti : ma tête se perd dans toutes ses conjectures ; mais je m'en vengerai.

D. ALVAR.

Je serais bien malheureux s'il vous restait quelque doute sur l'honnêteté de mes démarches.

LE COMTE.

Ai-je donc perdu le sens ? ne vois-je pas que l'on conspire contre vous ? Puis-je me méprendre à la conduite de ce fourbe ? je vous reste, je vous soutiens, soyez tranquille.

D. ALVAR.

Que dites-vous de cette joie avec laquelle il nous a annoncé l'arrivée du notaire.

LE COMTE.

Je dis... je dis que je suis indigné, et que ma colere lui sera funeste.

D. ALVAR.

Le voilà.

SCENE VIII.

LE COMTE, FIGARO, D. ALVAR.

FIGARO, *accourant.*

Monseigneur, faut-il avertir madame la Comtesse, mademoiselle Inez ! me voilà prêt à vous servir le plus promptement... et le notaire ?

LE COMTE, *le prenant au collet.*

Je te tiens donc impudent laquais : tu verras si je sais punir un scélérat comme toi.

FIGARO.

Qu'est-ce que cela signifie ?

LE COMTE.

Tu feins d'ignorer... tes infâmes manœuvres sont découvertes, tu n'échaperas à ma vengeance.

FIGARO.

Hé ! qu'ai-je donc fait ?

LE COMTE.

Ce que tu as fait misérable ! va, va, je ne serai plus ton jouet, je rassemblerai toutes les perfidies dont tu es coupable envers moi depuis seize ans, et les punirai toutes à-la-fois.

FIGARO.

Il y a-t-il encore du jeune Figaro là dedans ?

LE COMTE.

Son air étonné, son sang-froid augmentent ma fureur.

FIGARO, *à part à D. Alvar.*

Expliquez-moi donc cela vous, la tête lui a tourné.

D. ALVAR.

Imposteur abominable.

FIGARO.

A l'autre !

D. ALVAR.

Traître !

FIGARO.

Hé ! quel diable de langage !

D. ALVAR.

Avec l'air de me servir, tu as voulu me perdre entierement.

FIGARO.

J'ai voulu vous perdre !

D. ALVAR.

Si monsieur le Comte pouvait te pardonner, je saurais te punir moi-même.

FIGARO.

Nous ne nous entendons pas, messieurs, je vous salue.

LE COMTE.

Arrête : ne pense pas fuir. (*à D. Alvar.*) Croyez-vous que je sois assez faible pour lui pardonner ? non, non.

FIGARO.

A votre aise ; mais que je sache au moins...

LE COMTE.

Ton avis est donc que je suis un imbécile entêté ?

FIGARO.

Ah ! ah !

LE COMTE.

Que je veux forcer ma fille à un mariage qui nous déshonore ?

FIGARO.

Comment donc...

LE COMTE.

Que je suis le jouet d'un fripon ?

FIGARO, *bas à D. Alvar.*

Ou peut-il en avoir tant appris ?

D. ALVAR.

Je n'ai donc paru ici que pour excroquer une dot ?

FIGARO.

Ah ! ah !

D. ALVAR.

Je suis un aventurier ?

FIGARO, *à part.*

Tout est découvert.

D. ALVAR.

Souple, rampant, et sans fortune ?

FIGARO, *à part.*

Je ne m'attendais pas à celui-là.

LE COMTE.

Tu te tais maintenant, tu es confondu.

FIGARO.

Non, mais bien surpris.

D. ALVAR.

As-tu cru monsieur le Comte, que je revere et que tu outrages, ne se vengerait pas de ton insolence ?

LE COMTE.

As-tu pensé que le seigneur D. Alvar, que j'estime, que j'aime, qui va être mon gendre, ne s'unirait pas à moi pour te punir ?

FIGARO, *à part.*

L'un sait tout ! l'autre est connu ; et ils sont d'accord.

D. ALVAR.

Parle ! réponds.

FIGARO, *à part.*

Il y a quelque génie espiegle qui plane sur cette maison ; et s'amuse de ces gens-là.

LE COMTE.

Mais, parle donc.

FIGARO.

Que puis-je vous dire ? Je tombe de mon haut ; d'où tenez-vous ?...

LE COMTE.

D'où ? et le notaire que tu as séduit ?

FIGARO.

Le notaire !

D. ALVAR.

Oui ; par la bouche de qui tu as voulu faire parvenir toutes tes impostures.

LE COMTE.

Qui nous attendais ici pour cela.

D. ALVAR.

Et qui a avoué ne parler que d'après toi.

FIGARO.

Le notaire ! que je séduis ! qui parle d'après moi ! je ne le connaissais point : je ne l'ai vû qu'un instant ; et j'ai couru vous avertir.

LE COMTE.

Voyons si ton audace ira jusqu'à le démentir lui-même. (*il appelle.*) Holà ! quelqu'un !

FIGARO, *bas à D. Alvar.*

Vous êtes-vous confié à quelqu'autre qu'à moi ?

D. ALVAR, *bas à Figaro.*

Non, et c'est toi que j'aurais dû craindre le plus.

SCENE IX.

Les précédens, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monseigneur a-t-il appelé ?

LE COMTE.

N'y a-t-il pas là quelqu'un qui attend ?

LE DOMETIQUE.

Un Monsieur qui a du papier à la main, et qui parle haut en faisant de grands gestes.

LE COMTE.

Il sort d'ici ?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a qu'un moment.

LE COMTE.

Fais le revenir, et tout de suite. (*le domestique sort.*)

SCENE X.

LE COMTE, D. ALVAR, FIGARO.

LE COMTE.

Je suis curieux de voir comment tu soutiendra ton mensonge.

D. ALVAR.

Tes impostures.

FIGARO.

J'attends, pour vous répondre, le notaire aux grands gestes.

D. ALVAR, *bas à Figaro.*

Je ne t'aurais jamais crû capable de cette noirceur.

SCENE XI.

LE COMTE, PEDRO, FIGARO, D. ALVAR.

PEDRO.

Je me rends aux ordres de Monseigneur.

LE COMTE.

Le voilà, bon, approchez.

FIGARO, *voyant Pedro.*

Quoi ! c'est...

LE COMTE.

Oui, c'est lui-même.

FIGARO.

C'est-là le notaire ! hé ! vous vous mocquez tous de moi. C'est un diable d'auteur qui me fait enrager.

LE COMTE.

Comment ! un auteur !

PEDRO.

Qui n'ose plus vous offrir une piece que vous avez désapprouvée.

LE COMTE.

Une piece, un auteur ! notaire ou faiseur de comédie, que venez-vous faire ici ?

PEDRO.

Consulter le seigneur Figaro.

LE COMTE.

Sur quoi ?

PEDRO.

Sur le dénouement de mon ouvrage.

LE COMTE.

Quel ouvrage ?

PEDRO.

Une comédie dont il m'a fourni le sujet.

LE COMTE.

Et c'est dans cette comédie qu'il est question de ce pere, de ces amans dont vous nous avez parlez ?

PEDRO.

Oui, Monseigneur.

FIGARO.

Monsieur l'auteur ma valu une suite d'épithetes et de traitemens bien doux, dont je devrais lui faire part.

LE COMTE.

Qui jamais aurais pensé ?...

PEDRO.

Monseignenr est-il d'avis que je continue ?

LE COMTE.

Faites votre piece ; faites-là : me voilà tranquille. (*il fait quelques pas pour sortir.*)

D. ALVAR, *à part.*

Et moi, je ne le suis pas : ce rapport... (*bas à Figaro.*) Fourbe tu me trahis.

FIGARO.

Comment donc ?

D. ALVAR.

Cette comédie... Mais c'est notre intrigue.

FIGARO.

Je le sais.

D. ALVAR.

Hé bien ?

FIGARO.

Chut : nous parlerons de cela.

LE COMTE, *revenant.* (*à Figaro.*)

J'ai pourtant quelque inquiétude, tu m'as annoncé que le notaire...

FIGARO, *à l'auteur.*

Vous devez l'avoir vu ?

PEDRO.

Je n'ai vu qu'un auteur à qui vous aviez donné le même sujet qu'à moi.

FIGARO.

Et qu'est-il devenu ?

PEDRO.

Il est sorti piqué ; disant que puisque nous étions tous les deux ici pour la même affaire, il me cédait la place.

LE COMTE.

Il est parti ?

PEDRO.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

Qu'on coure après lui. Hola ! quelqu'un.

SCENE XII.

Les précédens, UN DOMESTIQUE, *qui paraît au fond.*

LE COMTE, *au domestique.*

Va me chercher mon notaire, à toute bride, et ne perds pas un instant. (*le domestique sort.*)

PEDRO.

Monseigneur, pardonnez-moi une erreur qui a fait partir votre notaire ; et pour mettre le comble à vos bontés, daignez agréer que votre nom soutienne mon ouvrage.

LE COMTE.

Si cela peut vous être utile je le veux bien.

FIGARO, *à part.*

Il ne lui manquait plus que de partager cette comédie. (*haut.*) Eh ! voilà le notaire.

SCENE XIII.

Les précédens, LE NOTAIRE.

LE COMTE.

On disait que vous étiez parti ?

LE NOTAIRE.

Je l'étais en effet ; on m'a invité à revenir.

LE COMTE.

Qui ?

LE NOTAIRE.

Le même Figaro qui était venu me chercher ?

FIGARO.

Il rode encore aux environs.

LE COMTE.

Mais comment se fait-il que lui-même me renvoie le notaire ?

FIGARO.

Ce jeune Figaro est inconcevable. Il n'approchera pas d'ici ; voilà ce qu'il y a de sûr.

PEDRO, *à Figaro.*

Quand vous serez plus libre, je viendrai vous prier...

FIGARO.

Oui ! oui, dans un autre moment. (*Pedro sort.*)

LE NOTAIRE.

Monsieur renonce donc ?...

LE COMTE.

Vous avez pris le change ; ce n'est qu'un auteur.

LE NOTAIRE.

Ah ! c'est différent.

LE COMTE.

Dressons notre contrat. (*à Figaro.*) Va chercher la Comtesse et ma fille.

FIGARO.

J'y cours.

SCENE XIV.

LE NOTAIRE, LE COMTE, D. ALVAR.

LE COMTE, *à D. Alvar.*

Je respire à la fin ; et vous allez être satisfait. Je vous prouverai l'amitié que j'ai pour vous.

D. ALVAR.

Je suis trop persuadé que ma recherche n'est point agréable pour ne pas craindre encore...

LE COMTE.

Vous êtes bien timide, vous verrez que dans peu tout le monde sera d'accord. Ma volonté décidera.

D. ALVAR.

Je n'ai qu'elle pour me soutenir.

SCENE XV.

SUZANNE, INEZ, LA COMTESSE, LE NOTAIRE, LE COMTE, D. ALVAR, FIGARO.

SUZANNE, *appercevant D. Alvar et le Notaire.*

Ah ! je vois pourquoi l'on nous a fait appeler, (*à Figaro.*) tu t'es chargé avec plaisir de cette commission ?

LE COMTE, *à la Comtesse.*

Madame vous voyez Monsieur, et vous savez ce qui l'amene ici.

LA COMTESSE.

Un moment, s'il vous plaît, monsieur le Comte, souffrez que je m'adresse à D. Alvar. (*à D. Alvar.*) Je n'ai nul doute sur votre honnêteté ; je veux vous croire digne de ma fille, vous ne négligerez rien pour son bonheur, j'en suis sûre ; mais sa répugnance pour ce mariage prouve trop que son cœur s'y refuse ; avec de tels sentiments pourrait-elle vous plaire et pourriez-vous espérer d'être heureux vous-même ?

D. ALVAR.

Si les soins les plus tendres et les plus constants peuvent enfin obtenir quelque retour, j'ai droit de l'attendre, ses vertus et mon amour me rassurent.

LA COMTESSE.

Puisque la raison que je vous ai donnée ne suffit pas : il vous en faut une qui suffira sans doute pour arrêter vos poursuites. Sachez qu'elle aime un autre que vous ; que j'autorise son inclination ; et qu'après vous avoir donné sa main, elle vous rendrait, malgré elle, témoin de ses regrets, que ni vos soins, ni votre amour ne pourraient diminuer.

LE COMTE.

Il paraît que Suzanne vous a donné son courage. C'est moi qui réponds à cette raison que vous croyez sans réplique, et voici ce que j'y oppose, j'ai choisi D. Alvar pour l'époux de ma fille, et je veux être obéi.

D. ALVAR.

Monsieur le Comte, des refus si constants doivent m'ôter l'espoir...

INEZ.

Ah ! parlez pour moi, seigneur D. Alvar, montrez-vous généreux ; que je vous devrai de reconnaissances, si vous daignez renoncer à moi ; et si vous pouvez obtenir de mon pere qu'il me pardonne.

D. ALVAR.

Il suffit de vous voir un instant, Mademoiselle, pour sentir qu'il est impossible de renoncer à vous.

INEZ.

Mon pere...

LE COMTE.

Je n'écoute plus rien. (*au Notaire.*) Approchez Monsieur, voilà une table, une écritoire, et terminons tous ces débats.

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

L'heure se passe.

SUZANNE, *bas à la Comtesse.*

Tant mieux il ne tardera pas.

(*Ils se trouvent placés comme Figaro l'a indiqué à la seconde scene.*)

INEZ.

Maman, qui me consolera ?

LA COMTESSE.

Cher enfant !

SUZANNE, *de loin à Figaro.*

Tu triomphes ! ah scélérat !

FIGARO.

Les voilà justement, comme je me suis figuré ce tableau.

LE NOTAIRE.

Par devant...

LE COMTE, *tenant D. Alvar par la main.*

Vous tremblez.

LE NOTAIRE.

Par devant... etc. etc. furent présent... les noms des futurs époux ?

LE COMTE.

Le seigneur D. Alvar.

LE NOTAIRE.

(*en écrivant il repete.*) D. Alvar... Point d'autre nom ? et vos qualités, vos titres ?

SCENE XVI.

Les précédens, CHÉRUBIN, *en uniforme, il se place entre le Notaire et le Comte.*

CHÉRUBIN, *dicte au Notaire.*

TORRIBIO ci-devant laquais du colonel Chérubin.

D. ALVAR, *le reconnaissant, se couvre le visage de ses mains.*

Grand dieu !

FIGARO.

Tout est perdu !

LE COMTE.

Quel horreur !

LA COMTESSE.

Monsieur le Comte.

INEZ.

Mon pere !

SUZANNE.

Ah ! voilà qui nous sauve.

CHERUBIN.

Vous voyez, Monseigneur, le jeune Figaro, dont vous aviez aujourd'hui accepté les services : c'est Chérubin lui-même. L'amour m'avait conduit ici ; c'est l'amour qui m'y ramene, et l'espoir d'y obtenir votre aveu en démasquant le fourbe qui voulait vous surprendre.

LE COMTE.

Mais comment se peut-il que D. Alvar ¿...

CHÉRUBIN.

Don Alvar ? lui.

D. ALVAR.

Ce nom est le mien, Monsieur le Comte en a lu les preuves ; mais je n'en suis pas moins coupable ; rien ne me justifie, j'en ai imposé sur tout la reste. Je n'implore pas mon pardon ; mais vengez-vous du scélérat, (*montrant Figaro*) qui me traçait ma conduite et m'assurait le succés de mon audace.

FIGARO.

Croira-t-on ?

LE COMTE.

Paix...

CHÉRUBIN.

Allez, Don Alvar, rendez-vous digne du nom que vous portez : profitez de vos remords ; peut-être un jour pourrais-je vous être utile ?

D. ALVAR.

Vous avez vu ma confusion ; n'oubliez pas mon répentir. Je sors pénétré de vos bontés, et je vais employer ma vie à réparer mes torts. (*Il sort.*)

SCENE.

SCENE XVII.

Les précédens, excepté D. ALVAR.

LE COMTE.

Tout ceci me paraît un songe. Ah ! mon ami, il n'est qu'un moyen de reconnaître ce service.

CHÉRUBIN, *montrant Inez.*

Monseigneur...

LE COMTE.

C'est ce que je voulais dire : tu as fait revenir le notaire ; il ne nous sera pas inutile : tu m'entends ? allons, et je ferai le bonheur de tout ceux qui m'intéressent. (*Il passe entre Inez et la Comtesse.*)

INEZ.

Ah ! mon pere.

LA COMTESSE.

Que vous me donnez de joie !

LE COMTE.

Vous me pardonnez.

LA COMTESSE.

Pas d'autres réponse que celle-là. (*Elle l'embrasse. Inez l'embrasse en même-temps.*)

LE COMTE, *à Figaro.*

Tu as assez de mes bienfaits pour ne pas craindre la misere : vas vivre loin de moi, vas porter ailleurs tes indignes manœuvres, monstre que je devrais punir...

SUZANNE.

Monseigneur...

LE COMTE.

Tu souffres, viens Suzanne, allons mes enfans. (*au notaire.*) Suivez-nous. (*ils sortent.*)

SCENE XVIII.

FIGARO, *seul.*

Il ne me reste de toute cette intrigue que ce papier signé Don Alvar... et voilà le cas que j'en fais. (*Il le déchire.*) Ce Chérubin maudit : cet animal de Torribio, qui n'a pas su l'appercevoir, le reconnaître.

SCENE XIX.

FIGARO, PEDRO.

PEDRO.

Tout le monde vient de sortir : vous êtes libres, et...

FIGARO, *l'interrompant avec emportement.*

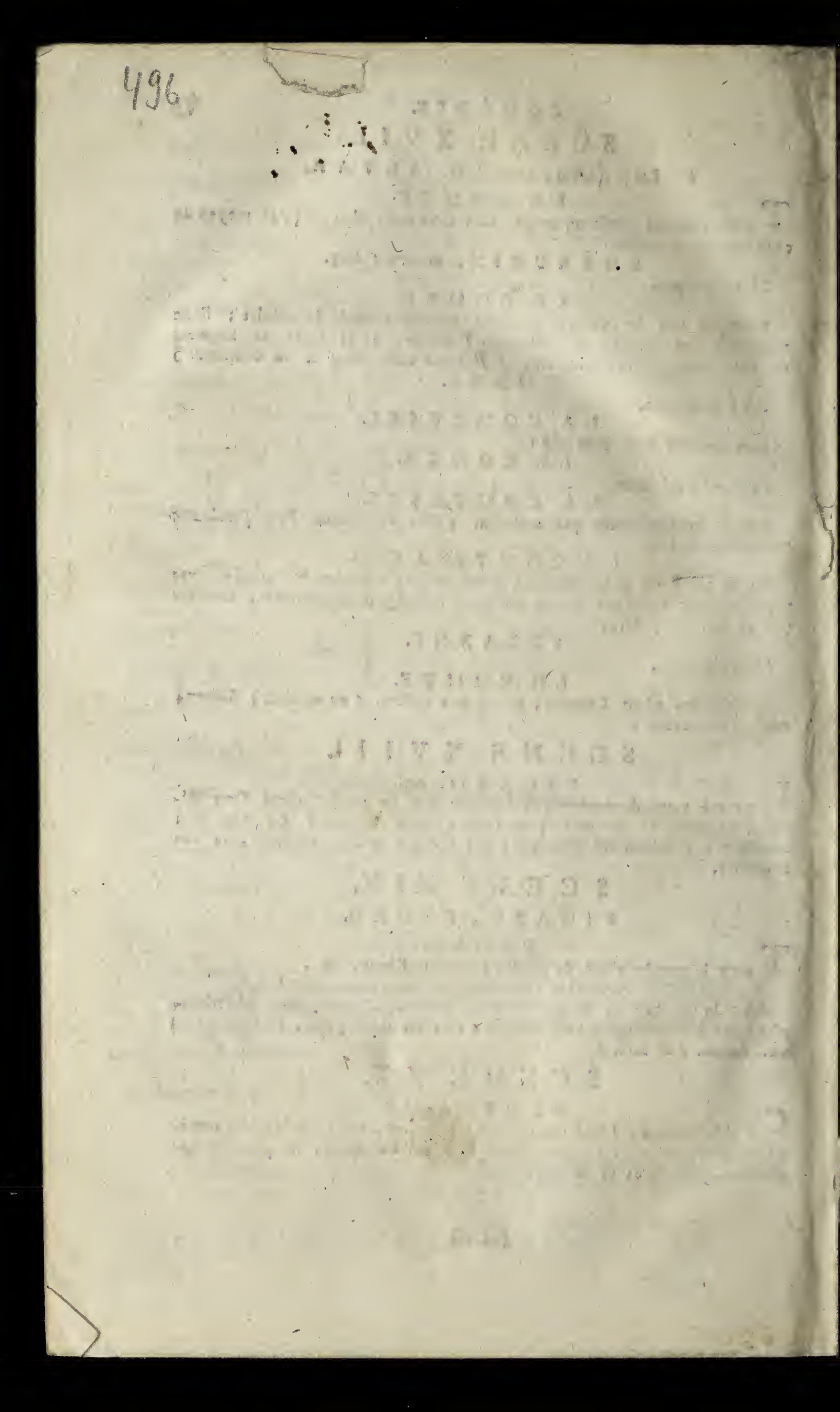
Ah ! le mariage et la dot sont au diable. L'amant déguisé triomphe : les deux intrigans sont chassés, l'un est déjà parti, et l'autre s'en va. Adieu. (*Il sort.*)

SCENE XX.

PEDRO, *seul.*

Ce dénouement est tout simple : il est naturel, voilà ma derniere scene. (*traçant de la main sur son manuscrit.*) Ici on salue, le parterre applaudit... peut-être, et la toile tombe.

FIN.


496